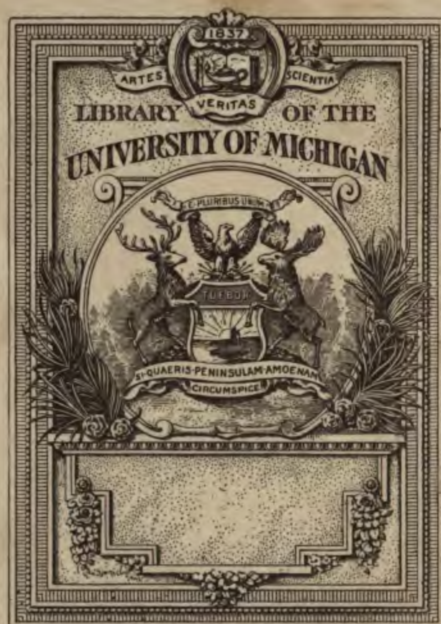

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ALEXANDRE D'ABONOTICHOS.

UN ÉPISODE

DE

L'HISTOIRE DU PAGANISME

AU IIe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE;

PAR

FRANTZ CUMONT,

Docteur en philosophie et lettres de l'Université de Gand.

Présenté à la Classe des lettres dans la séance du juin 1887.

ALEXANDRE D'ABONOTICHOS.

UN ÉPISODE

DE

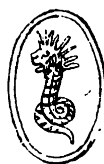
L'HISTOIRE DU PAGANISME

AU IIe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.



GLYCON et ESCULAPE.

(Agrand. au double. LENORMANT, *Gaz. archéol.*, t. IV., p. 179.)



CHNOUBIS.

(MATTER, *Hist. du gnost.*, pl. II *A*, fig. 1.)

A mesure que nous connaissons mieux l'histoire des croyances païennes, nous voyons plus clairement combien peu les attaques de la philosophie réussirent à les ébranler. Même dans l'Athènes de Carnéade et d'Épicure, même dans la Rome de Cicéron, l'incrédulité ne se répandit guère en dehors d'un cercle de lettrés. La foule resta toujours profondément superstitieuse [1]. Mais si la critique rationaliste ne

[1] C'est dans ce sens que Tacite, parlant des astrologues, a pu dire : *Genus*

parvint jamais à étouffer le sentiment religieux, elle le transforma du moins dans ses manifestations. Quand les anciens dieux raillés et discrédités ne lui inspirèrent plus confiance, le peuple s'adressa à des cultes nouveaux, à des divinités qu'il croyait plus puissantes. C'est là la cause principale qui amena le mélange des croyances orientales avec l'ancienne mythologie gréco-romaine.

Bien d'autres circonstances favorisèrent ce mouvement. La réunion du monde ancien sous le joug de Rome mit en contact toutes les civilisations. Les relations de commerce — surtout le trafic des esclaves — les nécessités de l'administration et de la guerre transportaient les idées avec les hommes de l'Euphrate à l'Atlantique et du Nil à la Bretagne. Les cultes orientaux avaient été préservés longtemps par leur éloignement des attaques qui avaient pour ainsi dire taillé en pièces l'ancienne religion ; et la foi ardente de leurs sectateurs semblait un gage de leur vérité. Ils satisfaisaient ce penchant à l'ascétisme, cette soif de purification qui souvent n'est qu'une réaction contre la corruption des mœurs [1]. Ils assuraient une position privilégiée aux femmes; et celles-ci, toujours promptes à se laisser dominer par les émotions religieuses, furent pour eux un puissant moyen de propagation [2]. Enfin la décadence de la philosophie, qui avait abandonné les hautes spéculations pour se restreindre à la morale pratique, et l'absence de toute science sérieuse, laissaient le champ libre à toutes les fantaisies et à toutes les hypothèses. L'ardent esprit de prosélytisme dont les prêtres des cultes orientaux étaient animés sut exploiter habilement tous les avantages de cette situation [3].

hominum quod in civitate nostra et vetabitur semper et retinebitur, HIST., I, 22; cf. FORBIGER, *Rom im zeitalter der Antonine*. Leipzig, 1872, B. II, Kap. 11.

[1] JUVEN., VI, 528 suiv.; PERS, II, 15; cf. BOISSIER, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*. Paris, 1884, I, 366 seq.

[2] FRIEDLANDER, *Darstel. aus d. Sittengesch. Roms*, 3e éd., 1881, I, 448; BOISSIER, ouv. cité, I, 357-363.

[3] J. RÉVILLE, *La religion romaine sous les Sévère*. Paris, 1885, pp. 44-55.

C'est surtout à partir de Vespasien, le premier empereur élu par les légions d'Asie (69), que le succès des croyances orientales va grandissant[1], pour aboutir à une fusion complète avec l'ancienne religion sous les Sévère (193-235), grâce à l'influence de leur entourage asiatique[2]. Déjà Lucien (né vers 130) nous représente le vieil Olympe envahi par une légion de dieux barbares qui y disputent la préséance à Jupiter lui-même[3].

Le triomphe de l'Orient provoque ou ressuscite toutes les superstitions; elles s'étalent dans les écrits de cette époque. Plutarque les admet et cherche à les expliquer dans sa philosophie par sa théorie des démons, intermédiaires entre l'homme et les dieux. Apulée prétend justifier par cette même doctrine toutes les prédictions sur l'avenir comme toutes les fables du passé. Elien, dans son histoire des animaux, rapporte gravement les contes les plus absurdes. Le rhéteur Aelius Aristide, l'un des hommes les plus célèbres de son temps, se croyait inspiré par Esculape et n'agissait jamais que d'après les songes que le dieu, disait-il, lui envoyait. Partout s'élevaient des magiciens, des voyants, des illuminés. Des imposteurs profitaient de la situation pour vivre aux dépens de la crédulité publique. Déjà au premier siècle, Apollonius de Tyane avait conquis une célébrité immense par ses prétendus miracles. Lucien ne voit en lui qu'un fourbe habile à tromper son monde[4] : la légende, recueillie un demi-siècle plus tard et embellie par Philostrate, en fait un dieu[5]. A Troas, dans la province d'Asie, un certain Néryllinus passait pour guérir les malades et rendre des oracles. Après sa mort, on lui éleva une statue et on lui offrit des sacrifices comme à une divinité[6]. Le cynique

[1] SUET., *Vesp.*, 7.

[2] Cf. DE CEULENEER, *Septime Sévère* (Mém. cour. Acad roy. Belg., t. XLIII, 1880), pp. 202, seq., 271, seq., 303; RÉVILLE, ouv. cité, 191-283.

[3] LUC., *Jup. trag.*, 8; *Icarom.*, 27.

[4] LUC., *Alex.*, 5.

[5] PHILOST., *Vita Apollon. Tyan.*

[6] ATHÉNAG. *Leg.*, 26. Χρηματίζειν καὶ ἰᾶσθαι νοσοῦντας νομίζεται καὶ

Pérégrinus, affamé de célébrité, s'était brûlé sur un bûcher devant la Grèce assemblée aux jeux olympiques. Aussitôt on raconte qu'on l'a vu s'envoler vers l'Olympe sous la forme d'un vautour [1], on veut lui bâtir des temples [2]; la cité de Parium en Troade lui élève une statue qui, croyait-on, prédisait l'avenir [3].

On est en droit de supposer que bien des noms d'autres comédiens religieux du même genre ont péri. Lucien nous a conservé l'histoire du plus étonnant d'entre eux. C'est cet Alexandre d'Abonotichos dont il nous raconte la vie dans un petit écrit intitulé : *Alexandre ou le faux prophète*, peut-être la plus mordante satire que ce terrible railleur ait dirigée contre les superstitions de son temps. Cet opuscule fut composé — après l'année 180 [4] — à la demande d'un certain Celse. Ce Celse est-il le même que celui qui combattit les chrétiens et composa contre eux le *Discours véritable*, que nous a conservé Origène dans la réfutation qu'il en a faite? On objectera que ce Celse est platonicien et que le nôtre doit être épicurien, puisque Lucien intercale dans son récit un éloge enthousiaste d'Épicure [5]. Mais cet argument est bien faible. Comme tous les philosophes de son temps, Celse était éclectique. Contrairement aux platoniciens en général, il combattait les magiciens et les thaumaturges [6]. Il avait même composé des ouvrages contre eux. A cet égard, ses tendances étaient épicuriennes. Origène, dans sa réfutation du Discours véritable, l'appelle partout épicurien, et Lucien pouvait, sans le froisser aucune-

θύουσι δὲ δι'αὐτὸν καὶ χρυσῷ περιαλείφουσι καὶ στεφανοῦσι τὸν ἀνδριάντα οἱ Τρωαδεῖς....

[1] Cf. un fait analogue aux funérailles de Pertinax (DE CEULENEER, ouv. cité, p. 54) et d'Auguste. Dio, LVI, 42.

[2] Luc, *De morte Pereg.*, 28, 40, 41.

[3] ATHÉNAG. *Leg.*, 26.

[4] Comme le prouve l'épithète de Θεός donnée (C. 48) à Marc Aurèle, qui mourut en 180. La date n'a pu être établie plus exactement.

[5] Luc., *Alex.*, C. 17, 25, 47, 61.

[6] Luc., *Alex.*, C 25.

ment, exalter la liberté de pensée et l'hostilité au surnature qui distingue Épicure [1].

Bien plus, on est frappé du ton dithyrambique que prend ici le fin satirique, et qui paraît d'autant plus étrange que lui non plus n'est pas épicurien. Dans un de ses plus spirituels dialogues, celui où il fait vendre à la criée tous les philosophes par Mercure, le sage de Samos n'est pas plus épargné que les autres [2] : « Je nomme maintenant Épicure, crie le dieu, qui m'achète celui-là? C'est un disciple de ce rieur et de cet ivrogne, que nous venons de vendre [3]; mais il vaut un peu mieux qu'eux : il est plus impie; d'ailleurs agréable compagnon et ami de la bonne chère. » Il est adjugé pour deux mines, deux cents francs à peine. Socrate avait trouvé acquéreur à deux talents, soixante fois autant. Nulle part ailleurs non plus, lorsqu'il nous parle d'Épicure, Lucien ne le célèbre comme dans l'Alexandre [4]. Faut-il croire que le sophiste de Samosate a voulu venger ici cette secte des persécutions dont elle avait été l'objet de la part du faux prophète. C'est bien là le prétexte qu'il saisit pour en parler et en reparler [5]. Mais il paraît peu probable que le sceptique eût pris autant à cœur les intérêts d'Épicure et de ses disciples s'il n'avait eu un autre but.

Remarquons le ton de tendresse respectueuse avec lequel Celse est traité : ὦ φίλτατε Κέλσε... ὦ φιλότης, mon très cher Celse, mon doux ami, et puis encore : mon compagnon et mon ami [6]. Il ne manque jamais l'occasion de glisser une flatterie à l'adresse de cet ami dont le nom même ne se retrouve pas dans ses œuvres. Il s'efface devant lui, il obéit à ses désirs

[1] Voyez sur cette question AUBÉ, *Histoire des persécutions*, II, 166-197. M. Aubé a essayé de reconstituer le Discours véritable.

[2] Luc., *Vitar. auct.*, 19.

[3] Démocrite et Socrate.

[4] Cf. *Ver. hist.*, 2; *de salt.*, 6; *Jup. trag.*, 22; *Bis acc.*, 2; *Laps.*, 6.

[5] Luc., *Alex.*, C. 61 : Επικούρῳ τιμωρῶν.

[6] *Alex.*, C. 1, 21, 61.

comme à des ordres, il le met presque au-dessus d'Épicure lui-même [1].

Nous voyons d'ailleurs, par ce qui nous reste de Celse, que c'était en effet un érudit profondément versé dans la connaissance des religions orientales. Lucien avait lu sans aucun doute les écrits de Celse. Or, nous savons que celui-ci, s'il attaquait les magiciens et les devins, n'osait nier entièrement la magie ni la divination. Lucien, beaucoup plus incrédule, dut s'étonner de ces doutes et de ces réticences; il dut désirer convertir à son scepticisme cet homme dont il admirait le talent. Mais Celse était un personnage trop savant et trop considérable pour que le sophiste pût lui dire en face qu'il trouvait ses superstitions absurdes. Démasquant donc les fourberies et les vices d'Alexandre, il insinue que tous ces prêtres et ces devins sont de même famille, et qu'aucun homme sensé ne peut croire à leurs prétendus miracles. Épicure seul est raisonnable, lui qui ne voit dans tout ce merveilleux que des supercheries ou des hallucinations. Ce n'est pas sans motif qu'en terminant Lucien joint le nom de Celse à celui du philosophe de Samos pour louer leur sagesse. Il vantait chez son ami un sentiment que celui-ci n'avait pas, afin de le lui inspirer.

Si ses desseins sur Celse expliquent certains détails du récit de Lucien, ce n'est cependant pour lui qu'un but accessoire. Son objet principal est de détromper le public; ou, comme il nous le dit lui-même, « de démasquer l'imposture et de confirmer les gens sensés dans leur opinion [2]. » Raconter la vie du faux prophète, quel moyen de combattre ces préjugés si puissants autour de lui! Quel beau thème à railleries que la crédulité de ces dévots qui s'en laissent imposer par l'aplomb d'un comédien! Le sceptique saisit avec joie, on le sent, l'occasion de confondre ses adversaires. Mais ses sarcasmes sont amers. Ils laissent percer l'indignation de l'honnête homme devant

[1] Luc., *Alex.*, c. 20; c. 1; c. 61.
[2] Luc., *Alex.*, dern. chap.

cette fortune prodigieuse d'un débauché hypocrite. Lucien l'avait combattu vivant: il a échoué dans ses attaques; il veut essayer du moins après la mort du prophète de flétrir sa mémoire et de ruiner son culte.

Ce beau zèle pour la vertu fut, il est vrai, singulièrement stimulé par une inimitié personnelle contre Alexandre. Lucien, comme je viens de le dire, avait essayé de désabuser ceux que le faux prophète avait trompés. Celui-ci avait riposté par des oracles diffamatoires [1] : de là une haine réciproque. Le sophiste se trouvant un jour à Abonotichos, le devin l'invita sournoisement à venir le trouver. Lucien se rendit au temple; mais au lieu de baiser, selon l'usage, la main que le prophète lui tendait, il la mordit vigoureusement. La foule se rua sur lui; mais Alexandre, jouant habilement son rôle de prêtre, parvint à la calmer. Lucien, effrayé du danger et probablement gagné par cette douceur feinte, se réconcilia avec son ennemi, qui le combla de présents et lui offrit une barque pour le conduire par mer au lieu où il devait se rendre. Le pilote était payé pour jeter le sophiste par-dessus bord. Il recula au moment de l'exécution; mais cette tentative expliquerait suffisamment à elle seule et la composition et les violences de langage de l'*Alexandre*.

Cependant nous ne pouvons douter de l'exactitude du récit de Lucien. Il n'aurait pas osé adresser à Celse des mensonges et des calomnies. D'ailleurs, les faits rapportés sont trop nombreux et trop précis, le ton est trop simple et trop sincère, pour faire croire même à l'exagération. Enfin nous verrons que ce qui semble le plus extraordinaire dans la vie d'Alexandre est confirmé par des témoignages irrécusables.

Ces quelques pages du satirique sont donc vraiment précieuses pour l'histoire de la décadence païenne. Nous n'avons pas ici des déclamations de rhéteur ou des attaques aveugles. C'est un témoin qui dépose. L'auteur connaît la vie d'Alexandre

[1] Luc., *Alex.*, C. 54

depuis son enfance, il lui a parlé plusieurs fois, il s'est entretenu avec ses fidèles comme avec ses adversaires, il a suivi toutes ses démarches et réuni ses oracles [1]. Nous prenons pour ainsi dire sur le fait, dans cette narration détaillée, les influences, les luttes, les tendances religieuses du siècle des Antonins. « Rien, dit Friedländer [2], ne montre mieux de quels égarements était alors capable la croyance au merveilleux, rien ne fait si bien ressortir avec quelle rapidité les cultes trouvaient accès dans des contrées où, peu auparavant, ils étaient entièrement inconnus. »

Mais le récit de Lucien est bien incomplet. C'est une œuvre de combat qui ne veut que dévoiler au public une imposture et lui faire honte de sa crédulité. Elle se préoccupe peu de savoir qu'elle était la nature du culte établi par Alexandre, quelles furent la destinée et l'influence de son oracle. Il ne sera pas inutile de considérer à ces points de vue l'histoire du faux prophète, et de la compléter à l'aide des quelques autres renseignements qui nous sont parvenus sur lui-même et sur son temple.

Je diviserai ce travail en trois parties. Je raconterai d'abord la vie d'Alexandre, je dirai ensuite quelques mots du culte qu'il fonda, enfin j'essayerai d'établir, autant que possible, comment celui-ci s'est propagé et l'action qu'il a exercée.

[1] Luc., *Alex.*, C. 43, 57.
[2] Friedländer, *Sitteng.*, III, 529.

PREMIÈRE PARTIE.

Alexandre naquit à Abonotichos [1], petit port de la côte de Paphlagonie, dans la province romaine du Pont [2], vers 105

[1] Luc., *Alex.*, C. 9, 11, 12.

[2] Lorsque Pompée eut conquis la Paphlagonie sur Mithridate, il détacha de ce pays les cités de la côte dont il forma la province romaine du Pont (65 av J.-C, cf. STRAB., XII, 3, p. 463, l. 32 et 465, l. 45, éd. Didot. Cf. MARQUARDT, *Staatsverw.*, I, p. 350). Mais l'ancien nom de Paphlagonie continua à être employé vulgairement (STRAB., pass. cité; ARRIAN. *Perip.* C. 20). C'était la Paphlagonie du Pont (STEPH. BYZ., v. Τίος · πόλις Παφλαγονίας τοῦ Πόντου). Les habitants sont presque toujours appelés Paphlagoniens. Ce qui prouve que le nom de Paphlagonie n'était pas à cette époque une désignation officielle, c'est que l'on discutait sur les limites de cette contrée. (MARCIAN. *epit. Menipp. Perg.* — qui écrivait sous Auguste — *Geog. graec. minores*, Ed. Müller, I, 570.)

Le reste de la Paphlagonie, la Paphlagonie intérieure (μεσογαία, STRAB., *ibid.*), ne constituait pas non plus une province propre, mais formait une partie de la province de Galatie. (MARQUARDT, *Staatsv.*, I, p. 201; cf. LUC., *Alex*, 44.) — Ces deux moitiés de la Paphlagonie ne furent réunies que plus tard, sous Dioclétien, pour former la province romaine de ce nom, subdivision du diocèse du Pont (WILLEMS, *Droit pub*, p. 593.— *Novell.* tit. VIII, nov. XXIX, 1.

Ainsi l'on s'explique qu'à propos d'Abonotichos Lucien parle tantôt de Pont (C. 10, C. 25, C. 41, C. 45), tantôt de Paphlagonie ou de Paphlagoniens (C. 9, C. 11, C. 39, C. 45), et si parfois il oppose les villes ou les habitants du Pont à ceux de Paphlagonie (C. 17, C. 41, C. 45), il faut entendre par là soit cette partie de la Paphlagonie réunie à la Galatie, soit les indigènes paphlagoniens par opposition aux colons grecs de la côte. (Cf. *infra*, p. 13, n. 4.)

MARQUARDT, *Staatsverw*, I, p. 251, admet cependant, d'après PTOLÉMÉE (51, § 7, 54, §§ 2, 3), qu'Antonin le Pieux fixa la limite de la province de Bithynia Pontus à la petite ville de Cytorus, et rattacha le reste, par conséquent Abonotichos, à la province de Galatie. C'est possible, mais l'ancien état de choses

après J.-C. [1]. De basse extraction et profondément corrompu, mais d'une beauté remarquable [2], il commença par se livrer à des débauches sans nom [3]. Il s'attacha entre autres amants à un vieillard de Tyane, ami du fameux Apollonius, qui lui avait appris, dit Lucien « toute sa tragédie » [4]. Cet homme était un de ces magiciens ambulants, marchands de philtres et de drogues, qui s'en allaient de ville en ville, spéculant sur la crédulité et sur les passions de la foule, et dont l'industrie florissait surtout dans les provinces asiatiques [5]. Il savait, de plus, un peu de médecine. Il trouva dans Alexandre toutes les qualités voulues pour faire de lui son successeur: l'intelligence, la sagacité, la mémoire, au service d'une ambition qu'aucun scrupule n'arrêtait; de plus, une hypocrisie profonde et un merveilleux talent pour se donner les apparences de la vertu. L'élève connut bientôt tous le secrets du métier. Malheureusement pour lui, son maître mourut le laissant sans ressources. Alexandre ne perdit pas courage, il s'associa avec un certain Cocconas de Byzance, personnage de mœurs aussi infâmes que les siennes, et tous deux parcoururent ensemble l'Asie Mineure, « pour tondre les gens gras » comme ils disaient dans leur argot[6]. En Bithynie ils parvinrent à s'insinuer dans les bonnes grâces d'une vieille mais riche macédonienne; et ils vécurent quelque temps chez elle. Elle les avait emmenés à Pella, sa

fut certainement rétabli sous Marc Aurèle (Luc., *Alex.*, C. 10 ὁ Ἀσκληπιὸς... μέτεισιν ἐς τὸν Πόντον καὶ καθέξει τὸ τοῦ Αβώνου τεῖχος. — διαφοιτῆσαι... ἐς πᾶσαν τὴν Βιθυνίαν καὶ τὸν Ποντὸν καὶ πόλυ πρὸ τῶν ἄλλων 'ες τὸ τοῦ 'Αβώνου τείχος. Cf. C. 7, 25.). Lorsque Lucien veut faire poursuivre le prophète d'Abonotichos, ce n'est pas entre les mains du gouverneur de Galatie qu'il dépose sa plainte, mais entre les mains d'Avitus, gouverneur de Bithynie et du Pont. (C. 57.)

[1] Sur les dates, cf. Appendice.

[2] Luc., *Alex*, C. 11.

[3] *Ibid.*, C. 3.

[4] *Ibid.*, C. 5

[5] Orig., *Cont. Cels.*, III, 50, 72; VI, 13; cf. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce*, t. II, pp. 137, 500 et suiv.

[6] Luc., *Alex.*, C. 6. Τοὺς παχεῖς τῶν ἀνθρώπων ἀποκείροντες...

ville natale, l'ancienne capitale des rois de Macédoine, déchue alors au point de n'être plus qu'un misérable village. On trouvait dans ce pays une espèce d'énormes serpents, familiers jusqu'à se laisser presser dans les mains et fouler aux pieds sans s'irriter. Alexandre et son compagnon rêvaient depuis longtemps de vastes projets pour sortir de l'état de sujétion misérable où ils se trouvaient. La vue de ces reptiles extraordinaires fut pour eux un trait de lumière.

« Ils voyaient bien, dit Lucien [1], que la vie des hommes est gouvernée impérieusement par l'espérance et par la crainte, et que celui qui saurait s'en servir à propos s'enrichirait rapidement ». Là était, suivant eux, tout le secret de la puissance des oracles, et ils songèrent aux moyens d'en établir un où ils feraient intervenir les serpents merveilleux qu'ils venaient de rencontrer. Mais pour réussir dans leurs supercheries il leur fallait, au moins au début, des gens grossiers et superstitieux, et non des Grecs subtils et railleurs [2]. Les Paphlagoniens, Alexandre le savait par expérience, offraient toutes les qualités désirables de sottise et de crédulité [3]. Mais fonder un temple dans leurs montagnes c'eût été s'interdire toute influence lointaine sur les provinces riches et puissantes de l'empire. Pour esquiver autant que possible cette double difficulté, ils choisirent comme siège de leur oracle la patrie d'Alexandre, le port d'Abonotichos, ville à demi-hellénique il est vrai, mais entourée de populations paphlagoniennes [4].

On se mit en route; arrivé à Chalcédoine, en face de Byzance, Cocconas s'arrêta [5]. Bientôt après on y découvrit, dans le célèbre temple d'Apollon [6], des tablettes de bronze où étaient

[1] *Alex.*, C. 7.

[2] C. 8.

[3] Luc., *Alex.*, C. 9.

[4] C. 9. Τοὺς Παφλαφόνας τοὺς ὑπεροικοῦντας τὸ τοῦ 'Αβώνου τεῖχος. Cf. C. 15.

[5] *Alex.*, C. 10; Dionysii, *Anaplus Bospori.*, p. 95 (*Geogr. græci. min.*, Éd. Müller, II).

[6] Le temple était parmi les plus importants et possédait aussi un oracle

gravées des prophéties : Esculape devait apparaître dans la province du Pont et s'établir à Abonotichos. Ces prédictions firent grand bruit, et les habitants d'Abonotichos commencèrent aussitôt la construction d'un temple. Cependant Cocconas continuait à répandre des oracles équivoques qui entretenaient l'agitation dans toute la contrée. Alexandre était invisible. Enfin, le terrain préparé, il entra tout à coup à Abonotichos [1]. Couvert d'un vêtement rouge et d'un manteau blanc, tenant en main une épée recourbée, sa longue chevelure dénouée, il semblait saisi d'une fureur divine. Il se disait descendant de Persée et de Podalire, et la foule, frappée de terreur, le croyait naïvement. Restait à faire apparaître son Esculape [2]. A cet effet il enferma un tout jeune serpent dans un œuf d'oie et alla secrètement le déposer dans la boue liquide qui s'était formée dans les fondations du temple en construction. Le lendemain, dès l'aurore, il se rend à l'agora et harangue la foule rassemblée [3]; puis s'élance, suivi par elle, vers le temple, retire l'œuf, le brise, et montre à la multitude stupéfaite le serpent qu'il y avait glissé.

Bientôt il permit au peuple de venir visiter le nouvel Esculape; chose prodigieuse, le serpent avait subitement grandi et sa tête avait pris une figure humaine. C'était l'animal de Pella que montrait Alexandre [4]; il lui avait fabriqué un masque de toile dont la bouche s'ouvrait et la langue se mouvait au moyen de crins; et, tenant cachée sous son aisselle la tête du serpent enroulé autour de son cou, il ne laissait voir dans une salle mal éclairée que le corps du reptile et le masque humain qui sortait de sa barbe opulente [5].

« *Dionysius tradit Chalcedone oraculum Apollinis fuisse non inferius Delphico.* » DIONYS, *Anaplus*, p. 95; CAYLUS, *Rec. d'antiq.*, II, p. 170 et pl. 53. = C. I. G. 3794; MÜLLER, *Die Dorier.*, I, 230; II, 169; cf. FORBIGER, *Handb. d. Geogr.*, II, 384.

[1] *Alex.*, C. 11.

[2] *Alex.*, C. 13.

[3] C. 14, 15.

[4] C. 12

[5] C. 15.

Tout le monde y fut trompé. On accourut de tous les pays voisins pour contempler l'animal divin. Enfin, lorsque le prophète eut réussi à frapper toutes les populations d'alentour d'une crainte superstitieuse, il crut pouvoir commencer ses prédictions.

Comment il organisa le nouveau culte, ce qui le distingue des anciens oracles grecs, quelles furent son importance et l'influence profonde qu'il exerça, c'est ce que nous verrons plus loin. Au prophète lui-même, ses oracles donnèrent la puissance et la richesse [1]. Personne ne pouvait plus dans Abonotichos élever sans danger la voix contre lui, et bien peu l'osèrent [2]. Ce qui mit le comble à son prestige, ce fut le mariage brillant et tout à fait extraordinaire qu'il réussit à faire faire à une fille qu'il disait avoir eue de la Lune [3] — il avait sans doute de bonnes raisons pour cacher son origine.

Il y avait à Rome, nous rapporte Lucien [4], un certain Rutilianus, homme éminent et estimable sous tous les rapports, mais ridiculement superstitieux. La renommée de l'oracle s'étant répandue jusqu'à lui, il s'empressa de l'envoyer consulter. Les esclaves ignorants et bornés qu'il avait chargés de ce soin furent aisément joués par l'habile magicien, et leur rapport « jeta le malheureux vieillard dans une folie bien caractérisée ». Bientôt il ne fit plus rien sans consulter le prophète. Il trouvait lui-même des interprétations subtiles pour justifier Alexandre dans les cas où celui-ci s'était lourdement trompé [5]. Il n'était mensonge si absurde qu'il ne crût de la bouche du prêtre. Celui-ci lui avait révélé qu'il vivrait cent quatre-vingts ans et serait alors changé en un rayon de soleil [6]. Un jour Rutilianus demanda au dieu s'il devait se remarier. Le devin qui avait su mesurer toute la profondeur de sa sottise,

[1] C. 28
[2] C. 45.
[3] C. 35.
[4] C. 31.
[5] C. 33.
[6] C. 34.

osa répondre : « épouse la fille d'Alexandre et de la Lune »[1]. « Sans retard, le très sage Rutilianus, nous dit Lucien, envoya chercher la jeune fille, et ce nouvel époux de soixante ans célébra et consomma le mariage après s'être rendu favorable sa belle-mère la Lune en lui sacrifiant des hécatombes entières. Il espérait, sans doute, lui aussi devenir ainsi un demi-dieu. »

En lisant ce récit moqueur, on serait tenté de prendre Rutilianus pour un de ces personnages de fantaisie que Lucien sait si bien mettre en scène pour ridiculiser ses adversaires. Le nom de cet homme, qui nous est donné comme un des premiers personnages de Rome, n'est pas cité une seule fois par les auteurs. Mais où ceux-ci gardent le silence, l'épigraphie nous prête son secours. Une inscription trouvée à Tibur nous montre que Rutilianus était, en effet, un des hommes les plus considérables de la Rome des Antonins[2].

[1] C. 35. Γῆμον Ἀλεξάνδρου τε Σεληναίης τε θύγατρα.

[2] WILLMANS, 1192 ; HENZEN, 6499.

P. MVMMIO. P. F. GAL. SISENNAE. RVTILIANO.
COS. AVGVRI. PROCOS.
PROVINC. ASIAE. LEGATO. AVG.
PR. PR. MOESIAE SVPERIORIS
PRAEF. ALIMENT. PER. AEMILIAM
PRAEF. AER. SATVRNI. LEG. LEG VI
VICTRIC. PRAETORI. TR. PL. QVAEST
TRIB. LEG. V MACED. XVIRO. STLI
TIB. IVDIC. PATRONO MVNICI
PII. CVR. FANI. H. V. SALIO. HER
CVLANII. AVGVSTALES
L. D. S. C.

in dextro latere :

DEDICATA. KAL. IVN. MAXIMO
ET. ORFITO. COS.
CVRANTIBVS. P. RAGONIO. SATVR

in sinistro :

NINO. ET. C. MANLIO. MARCIANO. Q
ORDINIS. AVGVSTALIVM TIBVRTIVM

Fils d'un consulaire[1], Publius Mummius Sisenna Rutilianus parcourut successivement tous les degrés de la carrière sénatoriale. Après avoir fait partie du vigintivirat en qualité de XVIR. STL. IVD., il fut envoyé en Dacie comme tribun de la *legio V maced.* [2]; puis il revint exercer à Rome la questure et le tribunat de la plèbe. Il fut chargé ensuite du commandement de la *legio VI Victr.* [3] cantonnée à York (Eboracum). A son retour, on lui donna successivement la préfecture du trésor de Saturne et celle des institutions alimentaires de la voie Émilienne [4]. Vers 163 [5] il parvint au consulat, et vers 167 obtint le gouvernement de la Mésie supérieure. Cette province frontière, en tout temps garnie de deux légions [6], était particulièrement menacée en ce moment, où les Marcomans et leurs alliés commençaient leur grande guerre contre Marc-Aurèle. Rutilianus s'acquitta à son honneur de cette difficile mission : en 172 il obtint le proconsulat d'Asie, la magistrature la plus considérée, avec le proconsulat d'Afrique, à laquelle pût aspirer un citoyen romain. De plus, le *cursus* de Rutilianus confirme ce que Lucien nous dit de sa piété : il fut non seulement augure mais encore membre de l'antique collège des Saliens d'*Hercules Victor* à Tibur [7]; et ce sont les prêtres de ce temple qui, en 172, lui dédièrent notre inscription.

[1] Voyez appendice. Il n'est pas de Tibur, car Tibur appartient à la tribu Aniensis. Cf. Grotefend : *Imperium Roman. trib. descr.* Hanov. 1864.

[2] Borghesi, IV, 214.

[3] Borghesi, IV, 219.

[4] Les institutions alimentaires étaient divisées d'après les grand'routes Chaque circonscription était administrée par un *præfectus* choisi parmi les anciens préteurs. Ces préfets alimentaires furent remplacés plus tard (probablement sous Commode) par un *præfectus* unique résidant à Rome et de rang consulaire. Hirschfeld. *Untersuchungen*, p. 117. Sisenna *præfectus alimentorum per Æmiliam* a donc rempli cette charge avant son consulat.

[5] Sur ces dates cf. appendice.

[6] La IVe *fulvia* à Singidunum (Belgrade) et la VIIe *Claudia* à Viminacium (Kostolacz). Borghesi, IV, 209, 220, cf. De Ceuleneer, ouv. cité, p. 37.

[7] Hercules Victor avait à Tibur, sur l'emplacement actuel de la cathédrale

C'est entre son consulat et son départ pour la Mésie que Rutilianus épousa la fille d'Alexandre [1]. L'éclat de cette alliance extraordinaire [2] avec le puissant sénateur établit définitivement l'autorité du prophète. Il fut alors assez fort pour persécuter les Épicuriens et faire brûler les œuvres de leur maître [3]; c'est peu après aussi qu'il tenta de faire périr Lucien sans que le gouverneur de Bithynie, Avitus, osât sévir contre lui [4]. Il eut assez d'influence pour obtenir de l'empereur lui-même de changer le nom de la ville d'Abonotichos en Ionopolis [5], sans doute en l'honneur d'Ion, fils d'Apollon et de Créuse [6], et frère

de Tivoli, un temple très riche et très ancien. Un collège de Saliens y était attaché, comme à Rome et ailleurs, au culte de Mars, cf. PRELLER *Römische Mythologie*, I, p. 347; II, 285, seq. FOUCART. *Rev. Archéol.*, 1865, I, p. 81, suivantes. Hercules Victor avait aussi à Rome deux *aedes* (MACROB. *Sat.*, III, 6), mais auxquels n'étaient pas attachés des Saliens. Le premier se trouvait entre le *forum boarium* et les *carceres* du *circus maximus*, le second était construit à la *porta Trigemina*, à l'endroit même où Hercule avait vaincu Cacus. KLÜGMANN. *Die Heiligthümer von Hercules Victor in und bei Rom.* Arch. zeit., 35, s. 107.

[1] Cf. appendice.

[2] Extraordinaire, mais non unique. En 187, Septime Sevère, alors légat de la Lyonnaise, épousa, sur la foi d'un oracle, la fille d'un prêtre de Baal, celle qui devint plus tard l'impératrice Julia Domna. DE CEULENEER, op. cit. p. 24; cf. REVILLE, ouv. cité, p. 190.

[3] Sur cette persécution, voyez plus bas.

[4] LUC., *Alex.*, C. 57, cf. app.

[5] *Ibidem*, C. 58.

[6] Sur la légende d'Ion. Cf. GROTE. *History of Greece*, éd. New-York, 1, 198 et 201. D'autres interprétations du nom d'Ionopolis ont été proposées: ville des Ioniens (Ἴων), ville du poison (ἰός). Bekker et Dindorf avaient conjecturé Γλυκωνόπολις, mais la ville portait bien le nom d'Ionopolis. Nous avons une médaille, datant du règne de Lucius Verus, qui porte en exergue : ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. (ECKEL D. N. V., III, p. 384); une autre à l'effigie de Lucille avec le même nom (MIONNET, t. III, p. 384, n° 4). Marcien d'Héraclée, qui vivait vers 400 avant J.-C., parle de la ville d'Abonotichus, maintenant appelée Ιωνόπολις (*Epit. perip. Menipp.* C. 9. Dans les *Geog. gr. minores* de Didot, I, p. 570). Plus tard, dans les Novelles XXIX, 1. Ἀμάστριδος καὶ πρός γε τῆς Ἰωνοπολιτῶν. — Dans les actes du concile de Chalcédoine III (*Sacr.*

par conséquent d'Esculape. Cette toute-puissance permit enfin au faux prophète de s'abandonner à ses instincts pervers si longtemps contenus. Les jeunes gens les plus nobles et les plus beaux de la province furent victimes de sa lubricité [1]. Nombre de femmes furent déshonorées par lui, et les maris se réjouissaient de leurs infidélités, croyant attirer ainsi sur leurs maisons les bénédictions célestes [2].

Ce furent probablement ces excès qui hâtèrent la fin d'Alexandre. Il succomba à une affection cancéreuse, au milieu de douleurs atroces, avant l'âge de soixante-dix ans, malgré un oracle où il s'était promis cent cinquante ans de vie et la mort au milieu des éclairs ! [3]

Le culte qu'il avait fondé ne périt pas avec lui. Nous aurons plus loin à en suivre les traces après sa mort; mais déterminons d'abord les caractères de cette religion et les circonstances qui ont favorisé son établissement et sa propagation.

concil, VIII, p. 523. Ῥῆνος (évêque) Ἰωνοπόλεως. Enfin la ville est appelée aujourd'hui encore : *Inéboli*. Voyez les notes sur ce passage de Lucien, éd. FRITSCHE. SPANHEIM, *De præst. et usu num.*, t. I, p. 213. F. LENORMANT, *Gaz. Archéol.*, t. IV, p. 182.

[1] Luc., *Al.*, C. 41.

[2] *Ibidem*, 38, 42.

[3] Luc. *Al.*, C. 58.

DEUXIÈME PARTIE.

S'il est un fait que l'on a souvent rappelé dans l'histoire du paganisme, c'est la décadence générale des oracles au premier siècle de notre ère. Le scepticisme des classes dominantes, celles qui envoyaient surtout consulter, n'est pas la cause unique de ce discrédit; il s'explique encore par l'influence romaine. Rome avait d'autres modes de divination qui, par suite de la conquête, se substituèrent en partie aux oracles helléniques [1]. Mais les anciennes croyances se relevèrent bientôt; seulement ce ne furent plus alors les sanctuaires de la Grèce propre qui tinrent le premier rang; le terrain était plus favorable au développement de ces superstitions dans l'Asie imparfaitement hellénisée. Ce n'est plus Delphes, mais Malles en Cilicie, Hiérapolis en Syrie, qui comptent le plus de fidèles [2]. Les oracles d'Esculape surtout profitèrent de ce réveil de la dévotion. Ce dieu avait alors plus de trois cent vingt temples [3] répandus sur toute la surface de l'empire, dont le plus ancien, celui d'Épidaure, venait d'être richement restauré par Antonin [4]. Les Asclépiéons d'Asie Mineure, surtout celui de Pergame construit en 147 par Costumius Rufus [5], étaient

[1] FRIEDLANDER, ouv. cité, III, p. 527. PRELLER. *Römische Mythol.*, 3e éd. Berlin, 1881, p. 382, no 2.

[2] BOUCHÉ-LECLERQ. *Hist. de la divination*, III, 233, suiv., cf. LUC. *Alex.*, 8, 29.

[3] ROSCHER. *Lexicon.*, art., Asclépios.

[4] HERTZBERG. *Hist. de la Grèce sous la domin. rom.* (all.), 1865-1874, II, 358-360.

[5] CLINTON. *Fasti romani*, ann. 147.

parmi les plus fréquentés. Fonder un oracle d'Esculape à Abonotichos était donc bien choisir et son lieu et son dieu [1].

Dans tous les temples d'Esculape on nourrissait des serpents d'une espèce particulière, originaires, disait-on, du territoire d'Épidaure. Ils étaient longs de plusieurs coudées et fort effrayants à voir, mais tout à fait inoffensifs. Alexandre devait en avoir rencontré souvent dans ses nombreux voyages. Lorsqu'il trouva à Pella des reptiles de même espèce, l'idée lui vint tout naturellement de fonder un oracle similaire et d'exploiter à son profit la dévotion générale pour Esculape. Pour réussir il fallait sortir de la routine et frapper par un miracle extraordinaire l'esprit des populations. Glycon (c'est le nom du serpent d'Alexandre [2]), ne sera plus simplement consacré au dieu, comme la chouette à Athénè ou l'aigle à Jupiter, il sera dieu lui-même, une sorte d'incarnation d'Esculape [3]. Il s'annonce comme le petit-fils de Jupiter descendu sur la terre pour éclairer les hommes, et qui a pris pour cette *épiphanie* [4] le nom de Glycon. Aux curieux qui s'informaient si cet Esculape différait du vieil habitant de l'Olympe, l'oracle répondait que c'était là un mystère qu'il ne fallait pas chercher à éclaircir [5].

On s'étonne au premier abord qu'un conte aussi ridicule ait rencontré tant de crédulité. Mais outre ce que nous dit Lucien de la superstition des Paphlagoniens [6], cette assimilation n'était pas absolument contraire aux idées anciennes. En Grèce même, dans les temps primitifs, alors que l'on n'avait pas

[1] Sur le développement du culte d'Esculape, cf. ÆLIUS ARISTIDES, Ἱεροὶ λόγοι - Λαλία εἰσ 'Ασκληπιόν - Ασκληπιάδαι. etc.; cf. GIRARD. *L'Asclépiéon d'Athènes*. Paris, 1881, p. 92.

[2] On ne voit pas bien le sens de ce mot. Peut-être est-il dû à une fausse étymologie de Ασκληπιός. Ἤπιος, doux, aurait été traduit par son synonyme γλυκύς d'où Glycon (Γλύκων). La femme d'Esculape était appelée Ἠπιόνη.

[3] Luc., *Alex.*, 14, 15, 25; cf. C. 10.

[4] C. 18 επιφάνεια.

[5] *Ibidem*, C. 45.

[6] Luc., *Alex.*, C. 9.

d'idoles, le besoin de se représenter la Divinité sous une forme sensible fit adorer des animaux [1]. On les croyait soit dieux eux-mêmes, soit en rapport étroit avec les dieux.

Qu'il faille chercher la cause de ces hommages dans l'admiration de l'homme pour l'instinct des animaux, ou dans le désir d'éviter leur blessure et de s'attirer leurs bienfaits, c'est ce qu'il importe peu d'examiner ici. Une chose est certaine, ce culte s'adressa surtout au serpent. Sa marche silencieuse et rapide, les effets mystérieux de son venin, son regard fascinateur, l'horreur instinctive que l'homme éprouve pour les reptiles [2], expliquent surabondamment ces croyances. Dans toutes les contrées où l'on rencontre des serpents, ils sont l'objet d'un culte [3]. Aux Grecs, ces animaux, qui rampent sur le sol, s'y enfoncent soudain, s'en nourrissent — on le croyait —, paraissaient être en communication étroite avec la terre, source de toute divination. Aussi jouèrent-t-ils longtemps un grand rôle dans ce pays. Ἴδιον δ'ἦν τῶν δρακόντων καὶ ἡ μαντική, dit encore Elien [4]. Or, la divination et la médecine sont intimement liées à l'origine. Indiquer à un malade comment il se guérira, n'est-ce pas une sorte de prophétie? Les magiciens faisaient entrer le venin du serpent dans la composition de leurs drogues. Φάρμακον a le sens de poison et de remède. Le serpent sera donc aussi un dieu de la médecine [5], et plus tard, pour expliquer cette attribution, on cherchera, dans la mue des reptiles, un symbole du retour à la santé et à la vie.

Tout comme dans le temple d'Abonotichos, le serpent fut

[1] Schömann. *Antiq. gr.* — *Relig.*, § 37, II, p. 157. Mahly. *Die Schlange im Mythus und cültus der class völker.* Bâle, 1867.

[2] Δράκων vient de δέρκομαι et ὄφις de la racine οπ (cf. ὄψομαι).

[3] Il est donc inutile de chercher là, comme Maury (*Relig. gr.*, II, 468, suiv.), une importation phénicienne.

[4] Ael. *Hist. Anim.* XI, 16.

[5] Il va sans dire que je ne parle ici du serpent qu'en tant que consacré à Esculape. Il avait un tout autre caractère et une toute autre origine dans les fables du jardin des Hespérides, du combat d'Apollon contre Python, etc.

donc primitivement, en Grèce, une divinité prophétique et médicale. Esculape, au contraire, n'était d'abord que le nom d'un héros thessalien [1], adoré lui-même probablement sous la forme d'un serpent [2]. Mais la tendance des Grecs à idéaliser leurs dieux réduisit de plus en plus dans ce culte le rôle de l'animal. Esculape s'éleva dans l'Olympe, on lui donna une famille divine, il devint un dieu prophétique, fils d'Apollon; mais surtout, afin de ne pas entrer en concurrence avec son père, le dieu de la médecine, qui apparaissait en songe aux malades pour leur indiquer le traitement à suivre. Le serpent devient alors presque inutile, il fait en quelque sorte partie du mobilier du temple, et n'est plus sacré que parce qu'il appartient à un dieu [3].

S'il répugnait à l'esprit artistique de la race grecque de se représenter une divinité sous la forme hideuse du serpent, il n'en était pas de même chez les peuples moins idéalistes de l'Orient. Lorsque le culte d'Esculape s'y répandit, ces animaux y furent sans doute vénérés à l'égal de la statue du dieu. La déplorable pénurie de renseignements où nous sommes à l'égard des conceptions religieuses de l'Asie Mineure ne permet cependant de rien affirmer de précis à ce sujet. Nous savons, il est vrai, que de l'Euphrate au Nil un grand nombre de dieux étaient adorés sous la figure du serpent, l'animal sage par excellence [4]. Mais il s'agit ici de peuples sémitiques et non d'Ariens comme en Asie Mineure. Il serait cependant très naturel que des con-

[1] Roscher. *Lexicon*, art. Asklepios.

[2] On a même tiré Ασκληπιός de Ασκαλαβός, lézard. Voy. Mahly, ouvrage cité, p. 9.

[3] Cette transformation du rôle du serpent dans le culte d'Esculape est bien marquée dans le passage suivant de Pausanias, II, 10, 3 : 'Εσελθοῦσι (sc. dans l'Asclépiéon de Sicyone) ὁ θεός ἐστιν … χρυσοῦ καὶ ἐλέφαντος Καλάμιδος δὲ ἔργον· Φᾶσι δὲ σφίσιν 'εξ Επιδαύρου κομισθῆναι τὸν θεόν 'επὶ ζεύγους ἡμιόνων δράκοντι εἰκασμένον. Cette antique façon de transporter le culte d'Esculape fut encore usitée en 291 lors de la fondation de l'Asclépiéon de Rome, cf. Preller. *Römische Mythologie*, II, p. 241.

[4] Movers. *Phönizier*. — *Relig.*, pp. 501 suivantes, 404 suivantes.

ceptions semblables à celles que l'on trouve en Grèce et sur l'Euphrate, régnassent alors en Paphlagonie; et, malgré le silence de Lucien, il est à croire qu'il existait à Abonotichos, avant l'épiphanie de Glycon, un culte où des reptiles intervenaient. Nous avons une monnaie d'Abonotichos [1] portant un serpent *sans tête humaine.* Comment admettre que ce soit celui d'Alexandre? Partout où l'on trouve le nom de Glycon sur une médaille, on voit aussi une tête plus ou moins humaine : la reproduction du masque de toile dont l'expression avait quelque chose d'humain : ἀνθρωπόμορφόν τι, comme dit Lucien [2]. Il y a plus : nous avons des pièces d'Abonotichos où sont gravés deux serpents [3]; une inscription [4] est consacrée « à Alexandre, au serpent mâle et au serpent femelle ». Ce fait n'est explicable que s'il y avait en même temps que celui d'Alexandre un autre serpent à Abonotichos. Il est donc probable que le prophète n'a fait qu'associer un dieu nouveau à un culte déjà établi. C'est d'ailleurs, comme nous le verrons, ce qui se passa à Parium en Troade et à Nicomédie. Il y avait déjà un culte de serpents préexistant lorsque celui du dieu Glycon y fut introduit.

L'importance qu'Alexandre donna à Glycon dans sa nouvelle religion n'est pas la seule différence qui la distingue de l'ancien culte d'Esculape. Elle s'en écarte encore par la position qu'il s'y fit à lui-même. Un des caractères distinctifs des religions orientales c'est le rôle considérable qu'ils laissent au prêtre [5]. D'après les idées helléniques, celui-ci n'est qu'un intermédiaire entre la divinité et les fidèles. Il n'est sacré que parce qu'il est sous la protection d'un dieu. Alexandre, au

[1] F. LENORMANT. *Gaz. archéol.*, t. IV, 181; MIONNET. *Descr. des méd. ant.*, supplém., t. IV, p. 550, n° 3. Le serpent sans tête humaine est représenté aussi sur un bas-relief de Coloé (Koula) en Lydie. Il s'y trouve comme animal consacré à Sabazius (WAGENER. *Inscriptions grecques recueillies en Asie Mineure.* Bruxelles, 1859, p. 9.

[2] LUC., *Alex*, C. 12.

[3] MIONNET. *Ibid.*, 4.

[4] Voyez plus bas.

[5] BOISSIER. *Rel. rom.* Paris, 1884, I, p. 354 seq.; cf p. 16.

contraire, se fait rendre un culte. Il est fils de Podalire et descendant de Persée; il a hérité de l'âme de Pythagore. On lui offrira des sacrifices, on lui consacrera des objets précieux, souvent d'une richesse considérable [1].

L'institution de ce nouveau culte à côté de celui de Glycon n'avait pas seulement pour but d'augmenter les profits d'Alexandre en doublant le nombre des offrandes, elle était presque une nécessité, le temple d'Abonotichos ne contenant pas de statue d'Esculape [2]. Lorsqu'Alexandre voulait exposer son dieu à la vénération des fidèles, il allait le prendre dans l'adyton où il était caché d'ordinaire et montrait au public, comme nous l'avons expliqué plus haut, le corps du reptile et une fausse tête [3] de toile. On comprend combien ces représentations offraient de danger. Il eut suffi d'un accident pour découvrir toute la fraude. C'est donc par prudence qu'Alexandre se substitua dans ces adorations au serpent qu'il ne pouvait faire voir souvent sans courir les plus grands risques.

Le temple d'Abonotichos se distingue encore des autres Asclépiéons par la manière dont on y rendait les oracles. La seule forme de divination usitée ailleurs est celle que l'on désigne sous le nom d'*incubation* [4]. Le malade se couchait dans une partie de l'enceinte sacrée réservée à cet effet et, pendant son sommeil, Esculape lui envoyait un songe pour lui indiquer le traitement à suivre. Quand le rêve n'était pas suffisamment clair, — ce qui devait arriver souvent — les prêtres l'interprétaient.

Au contraire, Alexandre établit trois espèces de divination, dont une seule se rapproche de celle usitée partout ailleurs.

Lorsqu'on voulait consulter l'oracle, on allait se faire inscrire la veille. Alexandre pouvait refuser de répondre; parfois aussi

[1] Luc., *Alex.*, c. 11, 24, 26, 35, 40, 41.
[2] Lucien n'en parle nulle part.
[3] Luc., *Alex.*, 26.
[4] Roscher, art. Asklepios; Welcker, *Kleine Schriften*, III, 96-156; Girard, ouv cité, pp. 66 et suiv

il répondait par une formule d'exécration, ce qui obligeait le maudit à quitter immédiatement la ville pour échapper à la colère des habitants [1], tant était grande l'influence du prophète. Si le dieu consentait à parler, on remettait à Alexandre une lettre cachetée. Celui-ci se retirait alors dans l'adyton du temple, comme pour y écouter la parole du dieu-serpent [2] et remettait la lettre, toujours cachetée, avec la réponse. En réalité, comme on l'aura deviné, Alexandre avait décollé le cachet sans le briser, ou réussi, par quelque artifice, à reproduire un cachet exactement semblable à celui qu'il avait détruit [3].

Ce mode de divination, d'après ce que nous dit Lucien [4], doit être un emprunt à l'oracle d'Amphilochus en Cilicie. On trouve la même façon de procéder usitée aussi à Malles en Ionie [5]. Elle est inconnue en Grèce et sans doute originaire de l'Orient. On la voit, en effet, employée au temple d'Hiérapolis en Syrie [6].

Pour frapper davantage les esprits, Alexandre imagina une manière plus merveilleuse encore de prédire l'avenir : il fit parler le serpent lui-même [7]. Il avait fabriqué un porte-voix qui aboutissait à la tête de toile et dans lequel un compère parlait du dehors pendant que lui-même, au moyen de crins, faisait mouvoir la bouche de Glycon. Ces oracles étaient appelés *autophones* et n'étaient rendus qu'aux personnages puissants, dont la générosité savait apprécier tout le prix de cette faveur.

Cette sorte d'oracles rendus par la bouche même du dieu était entièrement inconnue à la Grèce [8]. On trouve en Orient

[1] Luc., *Alex.*, C. 46.

[2] *Ibid.*, C. 20 et 21.

[3] *Ibid.*, C 21.

[4] *Ibid.*, C. 19.

[5] Bouché-Leclerq, *Hist de la divin.*, t. III, 343.

[6] Macrob., I, 43, §§ 14 et 15. — *Consulunt hunc deum* (sc. d'Hierapolis) *et absentes missis diplomatibus consignatis... Sic et imperator Trajanus misit signatos codicillos ad quos sibi rescribi vellet.*

[7] Luc., *Alex.*, C. 26.

[8] Luc, *de dea Syra*, 36. μαντήϊα πολλὰ μὲν παρ' Ἕλλησι ... ἀλλὰ τὰ μὲν οὔτε ἱερῶν ἄνευ οὔτε προφητέων φθέγγονται.....

au moins un exemple analogue. A Hiérapolis une statue se mouvait, disait-on, d'elle-même et indiquait par gestes sa volonté. On connaît aussi, dans le même ordre d'idées, les croyances qui se rattachaient en Égypte à la fameuse statue de Memnon [1]. Il est possible qu'Alexandre se soit inspiré de quelques souvenir de cet espèce; mais son invention a certainement dépassé en audace tout ce qui s'était vu jusque-là en fait de prédictions miraculeuses.

Plus tard, lorsque la foule des consultants devint telle que ses journées ne suffisaient plus à satisfaire à leurs questions, Alexandre imagina une troisième espèce de divination. Il prenait, nous dit Lucien [2], les lettres où se trouvaient les questions, dormait couché sur elles et répondait suivant les paroles qu'il prétendait avoir entendues en songe de la bouche du dieu. C'est, comme on le voit, le procédé habituellement usité dans les temples d'Esculape, avec cette différence, qu'à Épidaure c'était le patient qui se couchait dans le temple pour y attendre le rêve miraculeux, et qu'ici c'est le prêtre. Mais nous savons que, dans quelques Asclépiéons obscurs d'Acharnanie, de Phocide et d'Ionie, c'était le devin et non le malade qui voyait le dieu lui apparaître dans son sommeil [3]. Voici donc une pratique purement grecque que le faux prophète a mêlée à des cérémonies orientales.

Alexandre s'écarte entièrement des traditions du culte d'Esculape par l'étendue des connaissances qu'il prête à son Glycon. Il est encore, il est vrai, un dieu médical : il sait indiquer des traitements et des régimes à suivre, il connaît des formules magiques qui écartent les contagions, il guérit les malades et

[1] Elle fut restaurée au IIIe siècle par Septime Sévère. LETRONNE, *La statue vocale de Memnon* (mém Acad. insc., 1833, t. X, p. 249)

[2] LUC., *Alex.*, C. 49.

[3] BOUCHÉ-LECLERQ, *Hist. de la divin.*, II, 373-380. Cette différence provient sans doute des conditions matérielles où se trouvaient ces oracles. Il fallait, pour que les malades pussent passer la nuit dans l'enceinte sacrée, de larges portiques et des constructions coûteuses dont tous les temples ne pouvaient supporter les frais.

même ressuscite les morts[1]; mais là ne se borne pas sa science: on peut lui demander quand telle ou telle espérance se réalisera, quand on héritera de tel ou tel parent qui tarde à mourir, combien de temps l'on a encore à vivre, s'il faut entreprendre un voyage ou attaquer un ennemi[2]; bref, il n'est pas de difficulté ou d'incertitude dont ce dieu ne puisse vous tirer[3].

On demandera comment le devin trouvait réponse à des questions si diverses et si embarassantes. Rappelons-nous d'abord que son maître l'avait instruit dans la médecine. Il savait composer des remèdes, et même préparer des poisons[4]. Il avait surtout un certain onguent de graisse de chèvre qui guérissait tous les maux — sans doute les maux imaginaires mieux que tous les autres —. Outre son savoir de médecin,

[1] Luc, *Alex.*, C. 22, 24, 28, 36.

[2] C. 22, 27, 29, 34, 48, 58.

[3] Tous les oracles d'Alexandre qui nous sont conservés se trouvent dans Lucien. G. Wolff, dans sa dissertation sur Porphyre (cf. Bouché-Leclerq, *Hist. de la divin.*, III, 360), attribue encore à Alexandre l'oracle suivant, rapporté par Eusèbe *Prép. évang.* V, 16. Le texte est très corrompu :

'Αμφὶ δε Πυθώ καὶ Κλαρίην τε, μαντεύματα Φοίβου,
'Αυδήσει φάτις ἡμετέρη θεμιτώδεσιν ὄμφαις.
Μυρία μὲν γαίης μαντήϊα θέσκελα νώτῳ
'Εβλύσθη, πηγαί τε καὶ ἄσθματα δινηέντα.
Καὶ τὰ μὲν ἀψ χθονίοισιν ὑπαὶ κόλποισιδέδεκται
Αὐτὴ γαῖα χάνουσα, τὰ δ'ὤλεσε μυριος αἴων.
Μούνῳ δ'Ηελίῳ φαεσιμβρότῳ εἰσέτ ἔασιν
'Εν Δίδύμων γυάλοις Μυκαλήϊον ἔνθεον ὕδωρ,
Πυθῶνος δ'ἀνὰ πέζαν ὑπαὶ Παρνάσσιον αἶπος,
Καὶ κρήνη Κλαρίη, τρηχὺ στόμα Φοιβάδος ὀμφῆς.
Πυθῶνος δ'οὐκ ἔστιν ἀναρρῶσαι λάλον ὀμφὴν
"Ηδη γαρ δολιχοῖσιν ἀμαυρωθεῖσα χρόνοισιν
Βέβληται κληΐδας ἀμαντεύοιο σίωπῆς
Ρέζατε δ'ὡς ἔθος ἐσ τὰ θεόπροπα θύματα Φοίβῳ.

dont on peut rapprocher les trois oracles rapportés par Lucien, C. 29.

[4] Luc., *Alex.*, C. 22, 23, et 5 : Φάρμακα πολλά μὲν εσθλὰ μεμιγμένα, πυλλὰ δε λυγρά.

Alexandre avait une adresse et une sagacité naturelles qui lui faisaient ordinairement conseiller le bon parti dans des circirconstances difficiles. Un avis suffisait souvent à faire sortir les indécis d'une inaction qui les perdait. D'ailleurs le prophète avait toujours soin d'envelopper sa pensée de termes obscurs et équivoques qui lui permettaient, en cas d'erreur, d'alléguer une fausse interprétation. Il lui arriva même de répondre à des lettres qu'il n'avait pas osé ouvrir [1]. Il laissait alors à la crédulité du consultant le soin d'expliquer les non-sens qu'il lui versifiait. Toutefois le prophète ne se fiait pas uniquement à son habileté pour les avis qu'on lui demandait. Il interrogeait les esclaves qui lui apportaient les lettres et obtenait d'eux des renseignements précis sur la vie et le caractère de leurs maîtres. Il entretenait à l'étranger et jusqu'à Rome des espions qui l'informaient de la situation des affaires et le prévenaient même des questions que l'on allait lui poser [2].

Malgré toutes ces précautions, il commit cependant de grossières erreurs, que Lucien s'est amusé à collectionner [3]. Le sophiste parvint même de la manière suivante à tromper le trompeur : il lui fit remettre une lettre avec ces simples mots : « Quand Alexandre le fourbe se fera-t-il pendre? » En même temps il inscrivit, sous un faux nom, sur l'extérieur des tablettes, huit questions et fit payer le prix de huit oracles. Le prophète, n'osant briser le cachet soigneusement appliqué, envoya huit réponses plus ridicules les unes que les autres [4].

Sans doute il était très facile à celui qui arrivait au temple avec la conviction qu'Alexandre n'était qu'un imposteur, de pénétrer ses artifices; mais la plupart y venaient avec une foi naïve qui considérait le soupçon même comme une impiété, et cette foi, le devin ne négligeait aucun moyen de l'aviver et

[1] Luc, *Alex.*, C. 49.
[2] C. 23, 53.
[3] C. 33, 44, 48.
[4] C. 54.

de la répandre [1]. Il envoyait à l'étranger des émissaires qui racontaient les miracles du nouveau dieu et propageaient au loin sa renommée. Dans son temple, il entretenait tout un personnel d'aides et de serviteurs [2], de secrétaires, de rédacteurs et de conservateurs d'oracles, d'exégètes, chargés d'interpréter les prédictions obscures. Il montrait avec ostentation les questions qu'on lui avait posées et les réponses qu'il y avait faites, et se vantait de ce que toutes ses prédictions s'étaient réalisées. En effet, comme nous le dit Lucien, il avait imaginé des oracles d'un nouveau genre « les oracles postérieurs » rectifiant les prophéties que l'événement n'avait pas justifiées.

Enfin un dernier moyen dont se servit Alexandre pour exciter la dévotion, ce fut l'institution de mystères en l'honneur de son dieu. Ces mystères d'Esculape constituent une innovation tout à fait étrange. A Athènes, il est vrai, les « Epidauria » les grandes fêtes du culte d'Épidaure, et les Éleusinies n'étaient pas nettement distinctes [3]. Mais cette confusion n'existait que pour la première partie de la fête, et ne s'étendait pas aux cérémonies secrètes que les initiés célébraient à Éleusis. On peut dire, d'une façon générale, que nulle part il n'exista de mystères d'Esculape. Si Alexandre en établit, c'est qu'il savait combien l'exaltation de ces orgies était propre à surexciter le fanatisme et à frapper les imaginations.

Pour autant qu'on peut en juger par la courte description de Lucien, il semble que les cérémonies en soient empruntées en partie aux cultes grecs, en partie à ceux de l'Orient. Elles duraient trois jours. De même qu'à Athènes l'hiérophante se plaçait d'abord sous le poecile pour écarter la foule profane, Alexandre débutait par bannir de son temple « les athées, les épicuriens et les chrétiens ». Ces impies éloignés, les mystères proprement dits [4] commençaient. On y

[1] Luc., *Alex.*, 24.
[2] C. 23.
[3] Girard, *L'Asclépiéon d'Athènes*, p. 40-49.
[4] Lucien ne dit pas qu'il fallût une initiation pour y être admis. On retrouve

représentait, comme partout, la légende du dieu auquel ils étaient consacrés. C'était le premier jour la naissance d'Apollon, puis celle d'Esculape, le lendemain l'incarnation de Glycon. Enfin le troisième jour on montrait les noces de Podalire et de la mère d'Alexandre, les amours d'Alexandre lui-même et de Séléné, et la venue au monde de la femme de Rutilianus [1]. Comme à Athènes encore, il y avait une procession aux flambeaux (δαδουχία) ; mais, d'autre part, le caractère désordonné ainsi que l'immoralité de certaines représentations distinguent ces cérémonies de celles d'Éleusis. Nous sommes dans la patrie d'Attis et de Cybèle, dont les orgies tumultueuses étaient l'occasion de tant d'obscénités révoltantes. Le mariage de Séléné et d'Alexandre en particulier eût été difficilement acceptable aux Grecs, habitués à se représenter l'astre des nuits sous les traits de la vierge Artémis [2]. Le prophète s'est sans doute encore inspiré ici d'idées asiatiques. On trouve une divinité lunaire à Comana Aurea (= Al Bostan) dans une gorge de l'Anti-Taurus en Cappadoce. Dans une ville du Pont du même nom [3] (aujourd'hui Gumenek), située dans la vallée de l'Iris, cette divinité avait un temple très fréquenté des pèlerins, et desservi par plus de six mille hiérodules. Un dieu semblable était honoré dans diverses localités de la Phrygie, de la Galatie, de la Bithynie et du Pont; on le retrouve même à Antioche. Enfin à Coloé en Lydie il est probable, sui-

d'ailleurs en Grèce même des mystères publics. Cf. Maury, ouv. cité, II, p. 378.

[1] L'exactitude du récit de Lucien est attestée par une médaille à l'effigie de Lucille épouse de Lucius Vérus, portant le nom d'Ionopolis et la figure d'Artémis-Lune. Mionnet, t. II, p. 388, n° 4.

[2] Le seul récit qui pourrait être rapproché de l'invention d'Alexandre — celui des amours de Séléné et d'Endymion — est d'origine carienne. Cf. Von Sybel dans Roscher article *Endymion* : « die Liebe Selenes zu Endymion wird seit Sappho's erster Behandlung an die Latmische grotte (en Carie) geknüpft. »

[3] Maury, III, pp. 170, 123, suiv., p. 177, Creuser, trad. *Guigniaut*, t. II, pp. 78-85.

vant l'opinion de M. Wagener, que le dieu Lunus aurait pris, comme à Abonotichos, la place d'une Artémis [1].

En résumé, le culte établi par Alexandre n'a qu'une ressemblance éloignée avec celui d'Esculape : Glycon est un dieu à Abonotichos, tandis que dans les autres Asclépiéons le serpent n'a qu'un rôle accessoire. Alexandre n'est pas simplement, comme les autres prêtres grecs, l'intermédiaire entre la divinité et les hommes : il est lui-même une sorte de dieu et on lui rend un culte. La manière dont on le consulte diffère de celle usitée dans les temples d'Esculape ; ses prédictions s'appliquent aux matières les plus diverses ; enfin et surtout les mystères qu'il établit en l'honneur du fils d'Apollon sont absolument étrangers aux Asclépiéons grecs.

Nous avons cherché à montrer que ces innovations sont imitées de pratiques usitées en Asie Mineure. Alexandre, en effet, dut calculer soigneusement le degré de merveilleux qu'il pouvait faire accepter à la crédulité des Paphlagoniens et se conformer, au moins en partie, aux idées et aux habitudes religieuses du pays où il s'établit. Mais notre ignorance de ces idées et de ces habitudes ne permet pas de déterminer exactement où s'arrête l'imitation, et où commencent les innovations.

Ce furent celles-ci qui, en donnant un caractère étrange et tout particulier au culte de Glycon, contribuèrent surtout à son expansion dans le monde romain, à une époque où toutes les nouveautés religieuses y étaient avidement accueillies.

[1] M. Wagener a établi, d'après une inscription de l'an 101, que le dieu Lunus (Men), divinité masculine, tout comme celle de Comana et des autres localités que nous venons de mentionner, était tout particulièrement honoré à Coloé (Wagener. *Inscriptions grecques recueillies en Asie Mineure.* Bruxelles, 1859, pp. 4 et 18.

TROISIÈME PARTIE.

Le côté le plus curieux de cette étrange histoire d'Alexandre, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle son culte se répandit. Aussitôt que le serpent divin fut sorti de son œuf, la ville se remplit de gens qui accouraient des environs pour voir le nouvel Esculape [1]. Le temple était trop petit pour contenir la foule qui l'envahissait. Bientôt on se rendit à Abonotichos de Bithynie, de Galatie et même de Thrace [2]. L'affluence des visiteurs augmenta encore lorsque Glycon eut commencé ses prédictions. Alexandre avait eu soin, d'ailleurs, d'envoyer des émissaires à l'étranger pour y répandre la renommée de l'oracle [3]. Ce fut alors de toute l'Asie Mineure « une course, une poussée » [4] vers Abonotichos.

L'alliance de sa fille avec Rutilianus ouvrit au prophète l'accès de la haute société romaine. Son gendre prêchait la nouvelle religion avec tout le zèle d'un néophyte, et fit si bien que, dans l'entourage du prince, beaucoup se hâtèrent d'envoyer consulter l'oracle [5]. L'empereur philosophe lui-même le fit interroger : lorsque les Marcomans et les Quades commencèrent leur grande guerre contre Rome, la terreur fut si grande dans la ville, nous dit Capitolin, que Marc-Aurèle, pour la calmer, y fit venir de tous côtés des prêtres étrangers afin d'y célé-

[1] Luc., *Alex.*, C. 15.
[2] *Ibid.*, C. 18.
[3] *Ibid.*, C. 24
[4] C. 30. δρόμος καὶ ὠθισμός.
[5] C. 31. Τῶν ἐν τῇ αὐλῇ οἱ πλεῖστοι.

brer les cérémonies religieuses de leur pays [1]. Alexandre, à qui Rutilianus avait créé de si nombreuses relations dans l'entourage du prince, ne fut pas le dernier à qui l'on s'adressa. Il ordonna, si l'on voulait obtenir une victoire, de jeter deux lions dans les flots de l'Ister. On s'empressa d'obéir. Les bas-reliefs de la colonne Antonine nous montrent les deux lions traversant le fleuve en présence de l'empereur qui offre un sacrifice [2]. Mais tout fut inutile: les barbares, sans se laisser effrayer par ces animaux inconnus, qu'ils prirent pour une espèce de chiens ou de loups, les assommèrent à coups de massue [3]. Bientôt après ils firent subir à l'armée romaine une sanglante défaite, où elle perdit près de vingt mille soldats. Alexandre se tira piteusement d'affaire en alléguant, comme autrefois le prêtre de Delphes à propos de Crésus [4], qu'il avait parlé d'une victoire, mais n'avait pas spécifié si elle serait en faveur de celui qui l'interrogeait ou de ses ennemis.

Le prophète n'avait pas été plus heureux quelques années auparavant dans une circonstance presque aussi solennelle. Au commencement du règne de Marc-Aurèlé, P. Aelius Severianus, légat de la Cappadoce [5], entreprit une expédition contre l'Arsacide Pacorus, mis sur le trône d'Arménie par les deux rois Parthes, Chosroès [6] et Vologèse IV.

[1] Cap., *M. Ant. Phil.*, C. 13. *Tantus autem terror belli Marcomanici fuit ut undique sacerdotes acciverit* (sc. M. Aurelius) *peregrinos ritus impleverit, Romam omni genere lustraverit.....*

[2] Bellori. *Columna Antoniniana*, pl. XIII.

[3] Luc., *Alex*, C. 48.

[4] Herod, I, 53. Cic., *de div.*, II, 56.

[5] Inscription de Bostra. Waddington. *Insc. de Syrie*, 1943 = CIL, III, 91.

P. AELIO. SEVERI
ANO. MAXIMO. LEG. AVG.
PR. (p)R. COS. DESIG. IMM (unes ejus).

Il fut légat propréteur en Arabie à la fin du règne de Marc-Aurèle (Waddington).

[6] Chosroès, qui régna de 111 à 162, partagea l'empire pendant les dernières années de son règne avec un prince qui prit le nom de Vologèse IV. La variante Osroès, donnée par quelques auteurs, provient d'un vice de prononciation particulier aux Syriens. Le nom Othryadès (Luc., *Alex.*, 27) est dû à

Avant son départ il consulta le prophète, qui lui promit une prompte victoire et le triomphe à son retour à Rome [1]. Le malheureux général, plein de confiance dans l'oracle, entra en Arménie, mais il se laissa surprendre par Chosroès dans Élégie (Ilidjah), là même ou naguère Parthanasirus avait été assassiné par les soldats de Trajan [2], et y périt avec toutes ses troupes [3].

Ces échecs éclatants ne paraissent pas avoir diminué la vogue de Glycon. On pourra juger de l'affluence des visiteurs à Abonotichos par ce fait, que les prédictions rapportaient à notre devin soixante-dix à quatre-vingt mille drachmes par an. Chaque oracle coûtant une drachme et deux oboles, il y avait donc chaque année environ soixante-dix mille consultations. Pour employer la forte expression de Lucien, « le fourbe remplissait l'empire romain de ses brigandages » [4].

Quelques inscriptions confirment et complètent à cet égard le récit de l'écrivain. L'une, trouvée à Apulium (Karlsburg, en Transylvanie), est consacrée à Glycon par M. Antonius Onesas [5].

l'habitude condamnée par Lucien lui-même (*Quom. hist.*, *s. c.* 21) de gréciser les noms étrangers. Cf. LONGPÉRIER. *Mém. sur la chron. des rois Parthes Arsacides*, Paris, 1853-1882, pp. 142-146. MOMMSEN, *Röm. Gesch.*, V, 406.

[1] LUC., *Alex*. 27. *Quom.*, *hist.*, *s. Conser.*, 21. DIO., 71, 2. CAP., *Ver*, 6. *M. Ant.*, 8. SCHNEIDERWITH. *Die Parther* — Heiligenstadt, 1874, p. 158. SCHILLER. *Gesch. d. Röm. Kaiserz.*, I, 659. MOMMSEN, *ibid.* Cf. Appendice, p. 47, n° 2.

[2] DIO., 68, 2. Cette ville est située dans l'Arménie supérieure, aux sources de l'Euphrate; une autre ville du nom d'Elegia se trouve sur la rive gauche du même fleuve à quinze lieues de Maden. DE LA BERGE, *Trajan*, p. 165.

[3] C'est à tort que Borghesi a cru que c'était là que la *lég.* XXII *deiot.* avait été détruite. Elle n'existait plus depuis Trajan. BORGHESI, IV, 254, V, 375. RENIER. *Mélanges*, 122. Cf MARQUARDT. *Staatsverw.*, I, 213.

[4] LUC., *Alex*, C. 2.

[5] C. I. L. III, 1021.

GLYCONI
M ANT
ONESAS
IVSSO DEI
L P

La seconde, d'Alba Julia (Ackermann, en Bessarabie), est dédiée au même Glycon par M. Aurelius Theodotus [1]. Enfin, une troisième a été découverte, il y a quelques années, à Vlascia, dans la Mésie supérieure. Elle est consacrée à Jupiter, à Junon, à Alexandre, au serpent mâle et au serpent femelle, par Épitynchanus Surius Octavius [2].

Les noms de M. Antonius Onesas et M. Aurelius Theodotus nous prouvent que ces deux personnages ont été soit affranchis, soit créés citoyens, l'un par Antonin le Pieux, l'autre par Marc-Aurèle. Leurs surnoms grecs de Theodotus et Onesas indiquent qu'ils étaient originaires d'un pays hellénique. Enfin, celui du troisième, *Surius*, le Syrien, montre suffisamment son origine [3].

Il est probable que ces inscriptions furent consacrées pendant la grande guerre contre les Marcomans, lors du gouvernement de Rutilianus en Mésie, par des soldats appelés de l'Orient, sur le Danube — quoiqu'il soit impossible de déterminer à quelle légion ils appartenaient. On a dit, il est vrai, que l'Orient n'était pas à ce moment assez complètement pacifié pour qu'on pût affaiblir ses garnisons [4]. Sans doute il eût été dangereux

[1] C. I. L. III, 1022.

G(ly)CONI
M AVR
THEODO
TVS IVS
SO DEI P

[2] EPHEM. EPIG., II, 495.

IOVI ET IVNO
N i et) DRACCO
N(i) ET DRACCAE
NAE ET ALE
XANDRO EPITY
NCHANVS S
VRI(us) OCTAVI
C V POSVIT

[3] Surius est synonime de *surus* ou *syrus* ou *syriacus* ou *suriacus*. Cf. *Bull. Corres. Afric.*, 1882, p. 31.

[4] SCHILLER. *Gesch d. Römis. Kaiserzeit*, I, 645... weder der Orient war so pacificiert noch die Rheingrenze oder Brittanien so sicher das dort die Garnisonen hätten vermindert werden können.

de réduire l'effectif ordinaire des troupes des provinces asiatiques; mais pour faire la guerre aux Parthes, Lucius Verus y avait amené de nombreux renforts, tirés en particulier des provinces danubiennes [1]. Les Parthes vaincus, on put sans péril réduire les garnisons au chiffre normal pour ramener l'excédent des troupes sur la frontière menacée. On sait d'ailleurs que ce sont souvent des soldats ainsi transportés qui propagèrent les religions nouvelles [2].

La puissance du culte de Glycon, que nous voyons si étendue, si rapidement développée, ne fut cependant pas acquise sans luttes. Le bon sens trouva ses défenseurs dans les épicuriens et les chrétiens, réunis ici par leur haine commune du paganisme [3]. Les épicuriens, qui enseignaient que la divinité vivait dans une sérénité éternelle, sans s'inquiéter du monde, que la prière était inefficace et la divination une supercherie, furent, dès le principe, en guerre ouverte avec l'idolâtrie païenne. Ils se moquaient des oracles et des miracles; en revanche, les croyants les traitaient d'athées. Épicurien et impie finirent par devenir synonymes [4]. Quant aux chrétiens, on sait combien ils étaient odieux aux païens en général et en particulier aux devins et aux magiciens, dont ils considéraient les prédictions comme inspirées par l'esprit malin [5].

On s'explique aisément qu'avec ces dispositions, épicuriens et chrétiens aient promptement soupçonné l'imposture d'Alexandre. L'imprévu, l'audace de cette tentative les frappa d'abord de stupeur. Mais bientôt, « comme se réveillant d'une profonde ivresse [6], » ils s'élevèrent de tous côtés contre lui, sur-

[1] SCHILLER. Ouv. cité, 642. MOMMSEN *Römische Gesch.*, V, 206 et 210, n° 1.

[2] FRIEDLANDER. III, p. 510; BOISSIER. *Rel. rom.*, I, 392.

[3] Cf. Sur cette union des épicuriens et des chrétiens; RENAN. *Église chrétienne*, pp. 309 et 311.

[4] ÆLIAN., *Frag.* 10, 33, 89; PLUT., *De Defin or.*, 25; Cf DURUY. *Hist. rom.*, V, 449.

[5] FRIEDLANDER. III, 528.

[6] LUC. *Alex.*, C. 25.

tout les épicuriens [1]. Alexandre fit appel au fanatisme de ses dupes. Il déclara que le Pont était plein d'athées, d'épicuriens et de chrétiens, qui osaient proférer contre lui les blasphèmes les plus horribles, et il ordonna de les chasser à coups de pierres si l'on voulait se rendre le dieu favorable.

Le plus considérable de ces adversaires du nouveau culte était, suivant Lucien [2], Lépidus d'Amastris. Une inscription mutilée d'Amastris [3] nous fait connaître un Tibérius Claudius Lépidus, épistate [4] et grand-prêtre du culte d'Auguste et de Rome dans cette métropole religieuse du Pont [5]. Il n'est guère douteux que ce Lépidus ne soit celui dont nous parle Lucien. On voit, en effet, par la manière dont celui-ci s'exprime [6],

[1] Lucien ne mentionne aucun acte d'hostilité des chrétiens. Il est possible qu'Alexandre n'ait joint leur nom à celui des Épicuriens, que pour faire haïr celui-ci à l'égal du premier par les populations païennes.

[2] *Alex.*, C. 25.

[3] C. I. G. 4149, *Amastris*. — Voici la reconstitution de Boeckh : Ὁ δῆμος Τιβέριον Κλαύδιον Λέπιδον, Λεπίδου υἱον, τὸν ἀρχιερέα τοῦ Πόντου, ἐπιστάτην δὲ τῆς μητροπόλεως τοῦ Πόντου . . . . .

Une autre inscription nous apprend le nom de sa femme et de son gendre. C. I. G. 4150

Ο ΔΗΜΟΣ
ΚΛΑΥΔΙΑΝ ΛΕΠΙΔΑΝ ΘΥ
ΓΑΤΕΡΑ ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΛΕΠΙΔΟΥ ΚΑΙ
ΚΛΑΥΔΙΑΣ ΜΑΡΚΙΑΝΑΣ ΓΙΝΑΙ (*sic*)
ΚΑ ΔΕ Λ ΟΥΗΔΙΟΥ ΕΥΦΡΟΝΟΣ
(Ζ)ΗΣΑΣΑΝ ΠΑΝΑΡΕΤΩΣ ΚΑΙ
ΠΡΟ ΜΟΙΡΑΣ ΒΙΩΣΑΣΑΝ.

[4] Le titre d'épistate est peut-être purement honorifique, peut-être désigne-t-il ceux qui présidaient les députations des différentes villes dans les fêtes solennelles de la province. Cf. SCHOENEMANN. *De Bithyma et Ponto*, Goettingue, 1859, p. 68.

[5] Nicomédie était la métropole de la province romaine de Bithynie et de Pont (Cf. Luc. *Alex.*, 57). Mais pour le culte, celle-ci était divisée en deux parties : la Bithynie, capitale Nicomédie, et le Pont, capitale Amastris (MARQUARDT. *Röm. staatsverw.*, I, 198); de même la Paphlagonie, quoique réunie à la province de Galatie dont la métropole est Ancyre, avait pour capitale religieuse Pompeiopolis. MARQUARDT, I, 201.

[6] *Alex.*, C 25.

qu'il s'agit d'un haut personnage, dont il suffisait de citer le nom pour le faire connaître de tous. Il n'y a rien de bien étrange à ce qu'un sceptique, qui riait des oracles, ait rempli les fonctions de grand-prêtre d'Auguste et de Rome, étant donné le caractère avant tout politique de ce culte. « On ne se fit pas scrupule de nommer César grand pontife quoiqu'il ne crût guère aux dieux, et Cicéron augure, quoiqu'il se moquât de la divination » [1].

La querelle entre le prophète d'Abonotichos et le philosophe d'Amastris n'en resta pas à ces premières hostilités. Pour frapper l'imagination de la foule par une exécution solennelle, Alexandre fit dresser au milieu de la place publique d'Abonotichos un bûcher, y brûla un ouvrage d'Épicure et en fit jeter les cendres à la mer. En même temps, par un nouvel oracle, il ordonnait à chacun d'en faire autant [2]. De leur côté, les incrédules cherchèrent, à plusieurs reprises, à démasquer les impostures du faux prophète [3]; mais l'aveuglement ou la complicité de son entourage fit échouer toutes les attaques. Celles-ci ne faisaient qu'enflammer davantage le zèle des fidèles. A la mort du devin, son oracle était si prospère que ses complices se disputèrent sa succession. Rutilianus, choisi comme arbitre, renvoya tous les compétiteurs, « conservant à Alexandre lui-même le don de prophétie après son départ d'ici-bas » [4]. Ces mots semblent signifier que l'oracle d'Abonotichos devint un oracle *héroïque,* c'est-à-dire inspiré par l'ombre du héros qui l'avait fondé, comme celui de Malles en Cilicie ou de Trophonius en Béotie [5].

Ici s'arrête le récit de Lucien; nous n'avons plus sur la destinée ultérieure du culte de Glycon que des renseignements épars, qui nous permettent, cependant, d'entrevoir quelles furent sa puissance et sa vitalité.

[1] Boissier. *Rel. rom.*, I, 355, cf. 176.
[2] Luc., *Alex.*, 38-47.
[3] C. 44, 55, 56.
[4] Luc., *Alex.*, c. 60.
[5] Cf. Bouché-Leclerq, *Hist. de la divin.*, t. III. Les oracles héroïques.

Athémagore, qui écrivait en 177, c'est-à-dire quelques années après la mort du prophète, nous apprend qu'Alexandre avait à Parium, en Troade, une statue et un cénotaphe, et que l'on célébrait en son honneur des fêtes et des sacrifices publics comme pour un dieu protecteur [1]. Chose remarquable, on trouve à Parium, longtemps avant la naissance de Glycon, une sorte de confrérie religieuse dans les cérémonies de laquelle le serpent jouait un rôle important. Cette confrérie s'occupait aussi de médecine et prétendait guérir la morsure des reptiles par le simple attouchement [2]. C'est elle probablement qui adopta le dieu d'Abonotichos et introduisit à Parium le culte de Glycon.

Outre ce texte d'Athénagore, nous avons conservé plusieurs monuments figurés qui nous éclairent quelque peu sur l'influence prolongée de l'oracle d'Alexandre. Nous avons déjà cité, plus haut, les monnaies portant le nom d'Abonotichos ou d'Ionopolis à l'effigie d'Antonin le Pieux, de Lucius Verus et de son épouse Lucille. Le dieu Glycon y est représenté sous la forme d'un serpent dressé sur sa queue enroulée et portant une tête plus ou moins humaine [3]. Les monnaies d'Abonotichos offrent cette image de Glycon jusqu'au règne de Trebonianus Gallus (251-253) [4]. Son culte persista donc dans cette cité près d'un siècle après la mort d'Alexandre et peut-être davantage.

[1] *Leg.*, C. 26 (MIGNE, VI, p. 183).

Τοῦ Ἀλεξάνδρου ἔτι ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς (sc. de Parium) καὶ ὁ τάφος καὶ ἡ εἰκών..... τῷ δε τοῦ Ἀλέξανδρος (ἀνδριάντι) « Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανές » δημοτελεῖς ἄγονται θυσίαι καὶ ἑορταὶ ὡς ἐπηκόῳ θεῷ.....

L'identification de cet Alexandre avec celui de Lucien paraît certaine. Les temps concordent et, de plus, le vers d'Homère que lui applique Athénagore, convient parfaitement au personnage du pseudomantis. HOM., Il. XIII, 769 (cf. LUC. *Alex.*, C. 3 et 42).

[2] STRAB., 12, p. 565; VARR. dans PRISC, p. 894; PLIN. H. N, 7. 2. 2; Cf. FORBIGER. *Handbuch der alten Geographie* (*Parium*).

[3] ECKHEL D. N., III, 383; MIONNET, II, 388, n° 4; IV, *suppl.*, 550; F. LENORMANT. *Gaz. arch.*, t IV, pp. 179 et suivantes.

[4] CHABOUILLET cité par RENAN. *Égl. chrétienne*, p. 430, n. 2.

En dehors d'Abonotichos, nous le retrouvons à Nicomédie (Ismid en Bithynie)[1]. Sur les monnaies de cette ville, du règne d'Antonin le Pieux et de Macrin (218), on voit représenté un serpent sans tête humaine[2]. Ceci n'a rapport qu'au culte d'Esculape qui y avait un temple. Mais sous Caracalla et Plautille, sous Gordien III et Tranquilline (241-242) les pièces de Nicomédie nous présentent sur leurs revers l'image d'un serpent à tête humaine se dressant sur sa queue enroulée[3] — absolument le même type que les monnaies d'Abonotichos. Deux pièces du règne de Caracalla (211-217) portent même deux serpents[4]. Nous voyons donc qu'à Nicomédie, comme à Parium, comme sans doute à Abonotichos[5], le culte de Glycon fut associé à un culte plus ancien, qui subsista quelque temps à côté de lui[6].

Lucien nous dit[7] que l'on fit des peintures et des statuettes d'airain et d'argent reproduisant le serpent d'Alexandre. Aucune n'a été retrouvée jusqu'ici. Mais sur une intaille décrite par F. Lenormant[8], et qui se trouve à Constantinople, on distingue « Esculape debout représenté à la manière ordinaire et devant lui un grand serpent dressé sur sa queue enroulée. Sa tête est étrange, dit l'auteur, je crois y reconnaître une tête humaine

[1] Fivel. *Gaz. arch*, t. V (1879), pp. 184 et suivantes.

[2] Mionnet, t. II, p 469, n° 321; t. V, p. 203, n° 1201.

[3] Mionnet. *Suppl*, t. II, p. 473, n° 344, p. 474, n° 348; *Suppl.*, t. V, n° 1181, 1182, 1270.

[4] Mionnet. *Suppl.*, t IV, 1185, 1184.

[5] Cf. *supra*, p. 25.

[6] Panofka (*Asklepios und die Asklepiaden*, p. 48), a voulu établir que Glycon fut honoré aussi à Pergame. Il se base sur des médailles portant le nom de Glycon. Mais M. Fivel (art cite) a fait remarquer que Glycon n'est pas ici le nom d'un dieu, mais d'un stratège. Ce nom étant assez fréquent (on peut s'en assurer en consultant simplement la table du C. I. G.; cf. Willmans, 608, 795; Wagener. *Rev. instr. publ.*, mai 1868, p. 1; *Mém. cour. acad.*, 1859, p. 9; Suet, *Aug.*, 11), il en résulte que le témoignage de ces médailles est sans aucune valeur.

[7] Luc *Alex.*, C. 18.

[8] Article cité, p. 183.

à longs cheveux, ceinte du diadème; il se pourrait aussi que ce fût une tête de lion [1]. » C'est le ἀνθροπόμορφόν τι de Lucien, et la tête est bien la même que celle des médailles. Cette pierre était sans doute un talisman et se rapporte probablement aux mystères établis par Alexandre [2].

Plus curieuse encore est une émeraude qui vient d'être acquise par le Cabinet des médailles de Paris. On y voit un serpent dressé sur sa queue, toujours avec sa tête caractéristique, mais cette fois nimbée; en exergue ces trois mots : XNOYMIC ΓΛΥΚΩΝΑ ΙΑΩ et trois S barrés; au revers une légende magique en dix lignes [3].

Le dieu Chnoumis ou Chneph, que les Phéniciens appelaient Surmubel, était adoré en Égypte sous la figure d'un serpent à tête d'épervier [4]. Les gnostiques l'adoptèrent, et il joue un grand rôle dans leurs superstitions. Dans les doctrines de la secte gnostique des Ophites ou adorateurs du serpent [5], Iao désigne un des sept anges, fils du démiurge, et ordonnateurs du chaos. Or, nous savons que les gnostiques étaient répandus, dès le commencement du deuxième siècle, en Asie Mineure. Cérinthe, l'un de leurs chefs, passa d'Alexandrie à Ephèse vers 115 après J.-C. Marcion du Pont, le fondateur de la puissante secte des Marcionites, vivait vers 138 à Sinope, à quelques heures de navigation d'Abonotichos. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient connu le serpent d'Alexandre. Leurs tendances au syncrétisme les poussaient à adopter un dieu qui

[1] Voyez la figure 1, p. 3.

[2] Il arrivait souvent, dans les mystères, qu'on remettait aux initiés des amulettes. MAURY. II, p. 335.

[3] ΟΡΟΙ | ΒΑΡΒΑΡΟΥ | ΕΡΟΙ ΒΟΡΒΑ | ΡΟΥΔΕΑΡΟΥΑ | ΣΑΛΕΩΝΑΓΡΙΕ | ΣΟΥΡΑΜΙΟΥ | ΕΥΑΠΟΥΡΑΜΙ | ΟΥΕΟΥ | ΧΝΟΥΒΙΣ. — Je dois la description de cette pierre à l'obligeance de M. Ernest Babelon. — Elle est reproduite en phototypie dans le catalogue de la collection de M. Montigny, Paris, 1887, et avait été décrite déjà par F. Lenormant dans le catalogue Behr, Paris, 1857, p. 228.

[4] MOVERS *Phönizier; Religion*, p. 500 et suivantes.

[5] MATTER. *Hist. du Gnost.*, Paris, 1828, II, 200.

avait de si nombreux fidèles. Ils le confondirent, suivant une habitude bien connue des cultes païens [1], avec une de leurs anciennes divinités, et honorèrent un même reptile sous le double nom de Chnoumis et de Glycon.

Cette amulette n'est pas la seule preuve qui nous reste des rapports entre les superstitions gnostiques et le culte d'Alexandre. Dans la collection d'Abraxas, réunie par Matter [2], on trouve toute une série de pierres portant une figure identique à celle de l'émeraude de Paris : le serpent à tête radiée d'homme ou de lion debout sur sa queue enroulée. Mais on n'y lit plus que Chnoubis ou Iao, le nom de Glycon a disparu. Le dieu avait cependant conservé le pouvoir médical de celui d'Alexandre; l'une des pierres porte l'inscription φύλαξον ὑγίην στομάχου Πρόκλου : conserve la santé de l'estomac de Proclus.

Je n'ai pu recueillir d'autres données sur l'histoire du culte d'Abonotichos [3]. Nous ne savons ni le nombre d'années qu'il dura ni comment il disparut. Les maigres renseignements qui nous sont parvenus, font du moins entrevoir combien son

[1] Cf. Boissier, *Rel. Rom.*, I, pp. 340, 390 suiv ; II, 370 suiv.

[2] Matter. Ouv. cité, planche II *A*, fig. 1 à 8; II *B*, fig. 2; II *C*, fig. 4, 8, 10; cf. Chabouillet, Catalogue des camées et pierres gravées de la biblioth. impér., n° 2185 à 2190. — Voyez p. 3, la figure 2.

[3] Spon, dans ses *Recherches curieuses d'antiquités*, p. 548, donne un bas-relief de Caïeta représentant à gauche un serpent à tête humaine debout sur l'extrémité de sa queue, à droite une femme tenant d'une main un flambeau, de l'autre tendant une coupe au serpent : au-dessous cette inscription : Ἀσκληπιῷ σωτῆρι καὶ ὑγιείᾳ // φλαούιος φιλόνιμος ἀνέθηκεν. Mais ce bas-relief est emprunté à Ligorio et dans l'inscription — si la reproduction est exacte — les points de séparation sont placés au bas des lettres. Nous sommes donc probablement encore ici en présence d'une supercherie du fameux faussaire. L'inscription est reproduite C. I. G. 5979, et tirée de Donius; mais Donius a pu l'emprunter à son prédécesseur Ligorio.

action fut puissante et prolongée, combien étonnante, si l'on songe à la petitesse de ses origines.

Ainsi un vulgaire magicien réussit au deuxième siècle à se faire passer pour le fils d'un demi-dieu. Il put s'abandonner publiquement à ses dévergondages, tenter d'assassiner ses ennemis, sans que personne osât l'arrêter. La fille de ce devin, qui vendait des philtres et des drogues sur les places publiques, épousa un consulaire romain. Un empereur le consulta; on lui éleva des statues, on lui consacra des inscriptions jusqu'aux frontières de l'empire. Un masque de toile peinte sur un corps de serpent fut adoré publiquement comme un dieu; des phrases criées par un esclave dans un porte-voix furent reçues par la foule comme les avertissements mystérieux de la sagesse divine. L'imposteur eut beau être convaincu cent fois de mensonge, Lucien eut beau démasquer toutes ses ruses et divulguer tous ses crimes, ce culte insensé persista pendant plus d'un siècle. Rien ne fait mieux voir quelle crédulité niaise aveuglait ces grossières populations de l'Asie Mineure, et gagnait alors, comme une contagion, les pays les plus éclairés.

APPENDICE.

Chronologie de la vie d'Alexandre.

Le témoignage le plus ancien que nous ayons conservé sur l'oracle d'Abonotichos est une médaille à l'effigie d'Antonin le Pieux, portant le nom et l'image de Glycon [1]. Le culte était donc déjà puissant avant 161, année de la mort de cet empereur. C'est en 161 aussi que fut rendu l'oracle qui causa la mort de Sévérianus, légat de Cappadoce [2].

D'après le récit de Lucien [3], cet oracle est antérieur aux premiers rapports entre Rutilianus et Alexandre.

M. Henzen identifie ce Rutilianus avec celui qui fut consul en 133 [4]. Ceci est impossible : Notre Rutilianus fut proconsul d'Asie en 172 [5]. Il mourut septuagénaire [6]. En admettant même pour son proconsulat l'âge de soixante-dix ans, il aurait été consul à 31 ans, et cela non seulement en suivant toute la filière légale avant d'arriver au consulat, mais en remplissant encore auparavant les fonctions de légat de la sixième légion, préfet du trésor de Saturne et préfet des institutions alimentaires [7].

[1] Eckhel, III, p. 384.

[2] Marquardt. *Staatsverwalt*, I, 213; cf. Napp. *De Rebus imperatore M. Aurelio in Oriente gestis.* Bonn, 1879, p. 17; d'après Front., *Princ. histor.*, p. 209 et Cohen., t. III, pp. 162-163.

[3] Luc., *Alex.*, C. 30

Ταῦτα μὲν ἐντὸς τῶν ὅρων..... ὡς δὲ καὶ ἐς τὴν Ἰταλίαν διεφοίτησε τοῦ μαντείου το κλέος.....

[4] Willmanns, note au n° 1196.

[5] Waddington. *Fastes des prov. asiat.*, p. 236.

[6] Luc., *Alex.*, C. 34.

[7] Cf. son *cursus honorum*, p. 17.

De plus, comme l'a établi M. Waddington[1], l'intervalle ordinaire entre le consulat et le proconsulat d'une province sénatoriale était à cette époque de dix à quinze ans : Ici il serait de trente-neuf ans. C'est ce qui a fait admettre par ce savant, 1° que le consul de 133 est le père de celui-ci, et 2° que Rutilianus fut consul vers 157.

Mais Lucien nous dit qu'au moment où Rutilianus envoya pour la première fois consulter l'oracle, il était retenu à Rome par l'exercice d'une magistrature *qu'il avait obtenue après beaucoup d'autres* [2]. Or, d'après le *cursus honorum* rapporté plus haut, quelle charge pouvait, après 161, retenir Rutilianus à Rome, sinon son consulat? C'est donc à cette dernière date et non en 157 qu'il faudrait le placer.

Combien de temps après ces premières relations fut célébré le mariage de Rutilianus et de la fille d'Alexandre? Il faut admettre certainement un intervalle de plusieurs années. On ne peut supposer que le prophète se soit emparé du premier coup assez puissamment de l'esprit de Rutilianus pour le décider à cette union extravagante. Lucien parle d'ailleurs de nombreuses réponses faites au vieux consulaire [3] avant le mariage, malgré la longue distance qui séparait Rome d'Abonotichos. Ajoutons encore le temps nécessaire pour amener la jeune fille à Rome[4] et préparer la cérémonie, et nous admettrons sans doute que l'union ne fut pas célébrée avant 165.

L'adoption de cette limite a encore en sa faveur l'âge de Rutilianus. Il se maria sexagénaire [5] et mourut septuagénaire.

[1] Ouv. cité, pp. 12 et 136.

[2] Luc., *Alex.*, 30. Ἐν πολλαῖς τάξεσι Ρωμαικαῖς ἐξητασμένος. — Τοῦ μαντείου το κλέος καὶ ἐς τὴν Ρωμαὶων πόλιν ἐνέπεσεν. — Ρουτιλλιανός.... μικροῦ ἐδέησεν ἀφεὶς την ἐγκεχειρισμένην τάξιν εἰς τὸ τοῦ Αβώνου τεῖχος ἀναπτῆναι....

[3] Luc., *Alex*, 32, suivantes.

[4] *Ibid*, C. 35. Ce mariage fut célébré à Rome, voyez le récit de Lucien, C. 30 : ὡς δὲ καὶ ἐς Ιταλίαν διεφοίτησε... C. 36 : ὁ δ'ὡς ἅπαξ τῶν ἐν Ἰταλίᾳ πραγμάτων ἐλάβετο... C. 35 : ἔπεμπεν εὐθὺς ἐπὶ τὴν κόρην...

[5] Luc., *Alex.*, C. 34, 35.

Or, il vécut après 172, année où on lui éleva l'inscription de Tibur. La date de 165 conviendrait donc parfaitement.

D'autre part, lorsqu'il envoya d'abord consulter Alexandre, Sisenna était déjà « un vieillard [1] ». C'est assez dire qu'il n'était pas bien loin de l'âge auquel il se maria. Ceci tendrait à nous faire considérer la date de 165 comme un maximum.

Un autre passage de Lucien renforce la probabilité de ce chiffre. On voit, en effet, par le début du c. 56 que le mariage est antérieur à la grande peste qui désola l'empire romain depuis 166.

Enfin, d'autres considérations donneront à cette date de 165 une vraisemblance équivalant à la certitude. Lucien nous raconte [2] que, pour découvrir la fourberie d'Alexandre, il lui fit demander par lettre cachetée d'où Homère était originaire. En même temps, il faisait dire par l'esclave porteur de la lettre qu'il désirait savoir s'il valait mieux se rendre en Italie par terre ou par mer [3]. Alexandre répondit bénévolement à cette dernière question. Plus tard, il apprit la ruse de Lucien, et en même temps il sut qu'il cherchait à détourner Rutilianus de son mariage et à ébranler sa confiance dans l'oracle. Le rhéteur revenu à Abonotichos, le devin voulut, comme nous l'avons vu, le faire assassiner [4]. Lucien déposa une plainte entre les mains d'Avitus [5], qui gouvernait alors la Bithynie; mais celui-ci n'osa sévir de peur de mécontenter Rutilianus.

On peut conclure de ce récit deux choses : Lucien se rendit d'Abonotichos en Italie peu avant le mariage de Rutilianus.

Il revint à Abonotichos et en Bithynie sous le gouvernement d'Avitus.

[1] Luc., *Alex.*, 30, p. 329, γέρων.

[2] C. 53.

[3] C. 54.

[4] C. 57.

[5] C. 58. Avitus, Αὐεῖτος (éd. Jacobitz, Leipzig, 1883); pour les Mss. Ανεκτος ou Αὐτὸς ici impossibles. On trouve souvent après Hadrien Αυ avec le son moderne de Αν dans les transcriptions de noms latins. Φλαύιος, Αυιδιος, etc.; cf. Reinach. *Traité d'Épig. grec.*, Paris, 1886, p. 520.

Quel temps a pu s'écouler entre ce séjour en Italie et le retour en Asie? On connaît la manière de voyager de ces sophistes du second siècle, s'arrêtant dans chaque cité pour y prononcer leurs discours, séjournant dans les centres littéraires pour y étudier, évitant de repasser trop vite par les mêmes villes pour ne pas épuiser leur succès. Lucien traînait avec lui sa famille et son vieux père [1], et la distance est longue de Rome en Paphlagonie. Notre sophiste ne se rendit même pas directement dans cette province. En effet, il venait de Cappadoce et se dirigeait vers Amastris, ville de la côte du Pont, à l'ouest d'Abonotichos [2].

Tous ces motifs nécessitent un intervalle de plusieurs années entre les deux passages de Lucien à Abonotichos.

Or, quelle est l'époque où Avitus gouverna la Bithynie? Lollianus Avitus fut, comme le prouve un passage du Digeste [3], *praeses* de Bithynie sous L. Verus et Marc-Aurèle, c'est-à-dire entre 161 et 169. Mais nous savons aussi qu'en 169 la Bithynie ne fut pas gouvernée par Avitus [4]. C'est donc entre 161 et 168 qu'il administra cette province.

[1] Luc., *Alex.*, C. 56.

[2] *Ibid*, C. 55; παρὰ τοῦ ἡγουμένου τῆς Καππαδοκίας; *ibid.*, C. 56; εἰς Ἄμαστριν προὐκπεπομφώς.

[3] Dig. L. II, 3, 2. *Spurios posse in ordinem* (sc. decurionum) *allegi nulla dubitatio est, sed si habeat competitorem legitime quaesitum praeferri eum* DIVI FRATRES LOLLIANO AVITO BETHYNIAE PRAESIDI RESCRIPSERUNT.

Borghesi (*Intorno ai consolati dei due Aviti.* Œuv. comp., t. IV, p. 509 seq), identifie cet Avitus avec celui qui fut consul en 144 et *curator operum publicorum* en 146. Ceci paraît peu probable, d'après ce que nous avons dit plus haut de l'intervalle ordinaire entre le consulat et le proconsulat. Nous sommes portés à croire que le *praeses* de Bithynie est le fils du consul de 144. L. Hedius Rufus Lollianus Avitus, et probablement le même personnage que celui qui fut *Salius Palatinus* de 170 à 178 (C. I. L., IV, 1978, 1979). La généalogie des Hedii est du reste une des plus compliquées, parmi celles des familles sénatoriales du second siècle. Lanciani en a dressé un arbre généalogique aussi exact que le permet l'état actuel de la science : *Latrio di Vesta* dans les *Not. d. Scavi* (Mem. d. Lincei), dez 1883, p. 68

[4] Le gouverneur de 169 s'appelle Canuleius. Schönemann. *De Bithynia et*

En admettant même pour son gouvernement ce dernier chiffre de 168, la limite extrême du séjour de Lucien en Italie et du mariage de Rutilianus ne pourrait être postérieure à 167. Mais ces nombres sont sans doute trop élevés. Nous avons donc ici encore un argument en faveur de la date de 165.

Lorsque Lucien se rendit d'Abonotichos en Bithynie, il voyagea, nous dit-il [1], avec les ambassadeurs du roi du Pont, Eupator. Or, Boeck (C. I. G. II, p. 96 et nº 2109c) a établi que ce roi monta sur le trône sous Antonin et régna jusque vers 170. Lucien put donc parfaitement rencontrer ses envoyés pendant son second voyage dans le Pont, s'il avait quitté Rome en 165.

Mais que savons-nous des voyages de Lucien à cette époque? On a pu établir [2] que Lucien séjourna de 162 à 163 à Antioche. En 163, il quitta la Syrie et se rendit par mer en Troade. Il se trouvait en Grèce à la fin de 164. Enfin, en 169 il revint en Grèce pour assister aux jeux olympiques, où il vit le suicide de Pérégrinus.

Il me paraît infiniment probable, d'après les dates et les faits déterminés plus haut, 1° que c'est à la fin de 163, lors de son voyage de Syrie en Troade, que le sophiste poussa jusqu'à Abonotichos et y vit, pour la première fois, Alexandre;

2° Que c'est après son séjour en Grèce, à la fin de 164, que Lucien passa en Italie. *Il a donc pu s'entretenir avec Rutilianus à Rome au commencement de 165;*

3° Que d'Italie il retourna, en 166 ou 167, probablement en Syrie et de là à Samosate, pour passer par la Cappadoce, Abo-

Ponto prov. rom., Goettingue, 1859, p. 43. Cette dissertation ne cite pas Avitus parmi les gouverneurs.

[1] Luc., *Alex.*, 57.

[2] M. Croiset. *La vie et les œuvres de Lucien*, pp. 17-18; cf. *Mém. de l'ass. pour l'encour. des ét. grecques*. 1879. M. Croiset n'a pas remarqué que Lucien passa deux fois par Abonotichos. Le texte de l'*Alex.* C. 53 suiv. me semble formel.

notichos et la Bithynie [1], en 167 ou 168, et assister aux jeux olympiques en 169.

De tous ces raisonnements, nous pouvons conclure, je pense, que c'est en 165 que fut célébré le mariage de Rutilianus et de la fille d'Alexandre.

Pour les dates subséquentes de la vie de Rutilianus, il nous suffira de reproduire les chiffres de M. Waddington [2].

De 167 à 169, pendant la guerre contre les Marcomans, Rutilianus est légat consulaire en Mésie.

C'est à la même époque, et probablement grâce à l'influence de son beau-père, qu'Alexandre fut consulté par Marc-Aurèle.

En 172, Rutilianus est nommé proconsul d'Asie.

Il nous sera encore aisé de déterminer la date de sa mort [3]. Il se maria sexagénaire et mourut septuagénaire, nous dit Lucien; soit un intervalle moyen de dix ans. L'année de son mariage étant 165, celle de sa mort se placera vers 175 et celle de sa naissance vers 105.

Alexandre le précéda dans la tombe [4]. On peut même conjecturer, non sans vraisemblance, qu'il mourut immédiatement avant l'arrivée de son beau-fils en Asie. On s'expliquerait mieux alors comment les candidats à la succession d'Alexandre purent choisir Rutilianus comme arbitre. Si Rutilianus avait été à Rome, comment admettre qu'on eût été le consulter à cette distance? Alexandre à sa mort n'avait pas 70 ans, nous dit Lucien [5]; il doit donc être né vers 105, comme son beau-fils.

La date de la fondation de l'oracle serait intéressante à connaître. Nous ne pouvons malheureusement la déterminer que très approximativement. Nous avons dit plus haut qu'il était déjà florissant en 161. D'autre part, nous savons par Lucien [6]

[1] Luc., *Alex.*, 55 seq.
[2] Ouv. cité, pp. 235-237.
[3] Luc., *Alex.*, C. 34, C. 35.
[4] Luc., *Alex.*, C. 60; cf. Athenag., *leg.*, C. 26. Athénagore écrit en 177.
[5] Luc., *Alex.*, C. 59.
[6] C. 6 et 7.

que lorsque son maître mourut, Alexandre était déjà adulte. Il parcourut encore longtemps l'Asie avant d'être emmené par sa maîtresse en Macédoine, d'où il repartit pour Chalcédoine afin d'y répandre ses prédictions sur le nouvel oracle. C'est seulement lorsqu'il eut mis toute la contrée en émoi qu'il entra à Abonotichos. Il est donc peu probable que ce soit avant l'âge de quarante ans qu'Alexandre fonda le culte de Glycon, soit au plus tôt en 145.

A quelle année faut-il fixer le changement de nom d'Abonotichos en Ionopolis? La première médaille retrouvée (Eckhel, III, p. 383) avec le nom d'Ionopolis est à l'effigie de Lucius Vérus (161-169). La dernière avec celui d'Abonotichos à celle de son prédécesseur Antonin le Pieux (Eckhel, *ibid.*). Il est donc probable que c'est pendant les longues guerres (163-166) qui retinrent Lucius Verus en Asie que cette faveur fut demandée à l'empereur par Alexandre, c'est-à-dire vers 164.

Enfin Lucien composa, comme nous l'avons dit, son *Alexandre* après la mort de Marc-Aurèle [1]. On s'explique aisément qu'il s'y soit décidé si tard : il a attendu la mort de Rutilianus et d'Avitus, dont il eût été imprudent de raconter plus tôt la conduite.

Je résume dans un tableau d'ensemble les principales dates de la vie d'Alexandre et des personnages qui ont été mêlés à son histoire :

[1] Luc., *Alex.*, 48 : θεὸς Μάρκος.

ANNÉES.		VIE D'ALEXANDRE.	SON AGE.	AUTRES FAITS.
vers 105		Naissance d'Alexandre.		Naissance de Rutilianus.
145?		Fondation de l'oracle.	40	
161	Marc Aurèle et Lucius Vérus.	Oracle sur l'expédition de Severianus.	56	
vers 163		Alexandre change le nom d'Abonotichos en celui d'Ionopolis.	58	Lucien se rend d'Antioche en Troade. — Consulat de Rutilianus.
164		. . . .	. . .	Lucien à Abonotichos, puis en Grèce.
165		Mariage de la fille d'Alex. avec Rutilianus	60	Séjour de Lucien à Rome.
166		Oracle sur la peste.	61	
167 ou 8		Oracle sur la guerre du Danube.	62	Avitus gouverne le Pont. — Lucien revient à Abonotichos.
167-9		. . . .	. . .	Rutilianus gouverne la Mésie.
169	Marc Aurèle.	. . . .	. . .	Lucien assiste aux jeux olympiques.
vers 171		Mort d'Alexandre.	66	
172		. . . .	. . .	Rutilianus proconsul d'Asie.
vers 175		. . . .	. . .	Mort de Rutilianus.
apr. 180		. . . .	. . .	Lucien écrit l'« Alexandre ».

ANNÉES.		VIE D'ALEXANDRE.	SON AGE.	AUTRES FAITS.
vers 105		Naissance d'Alexandre.		Naissance de Rutilianus.
145?		Fondation de l'oracle.	40	
161	Marc Aurèle et Lucius Vérus.	Oracle sur l'expédition de Severianus.	56	
vers 163		Alexandre change le nom d'Abonotichos en celui d'Ionopolis.	58	Lucien se rend d'Antioche en Troade. — Consulat de Rutilianus.
164		. . . .	. . .	Lucien à Abonotichos, puis en Grèce.
165		Mariage de la fille d'Alex. avec Rutilianus	60	Séjour de Lucien à Rome.
166		Oracle sur la peste.	61	
167 ou 8		Oracle sur la guerre du Danube.	62	Avitus gouverne le Pont. — Lucien revient à Abonotichos.
167-9		. . . .	. . .	Rutilianus gouverne la Mésie.
169	Marc Aurèle.	. . . .	. . .	Lucien assiste aux jeux olympiques.
vers 171		Mort d'Alexandre.	66	
172		. . . .	. . .	Rutilianus proconsul d'Asie.
vers 175		. . . .	. . .	Mort de Rutilianus.
apr. 180		. . . .	. . .	Lucien écrit l'« Alexandre ».

